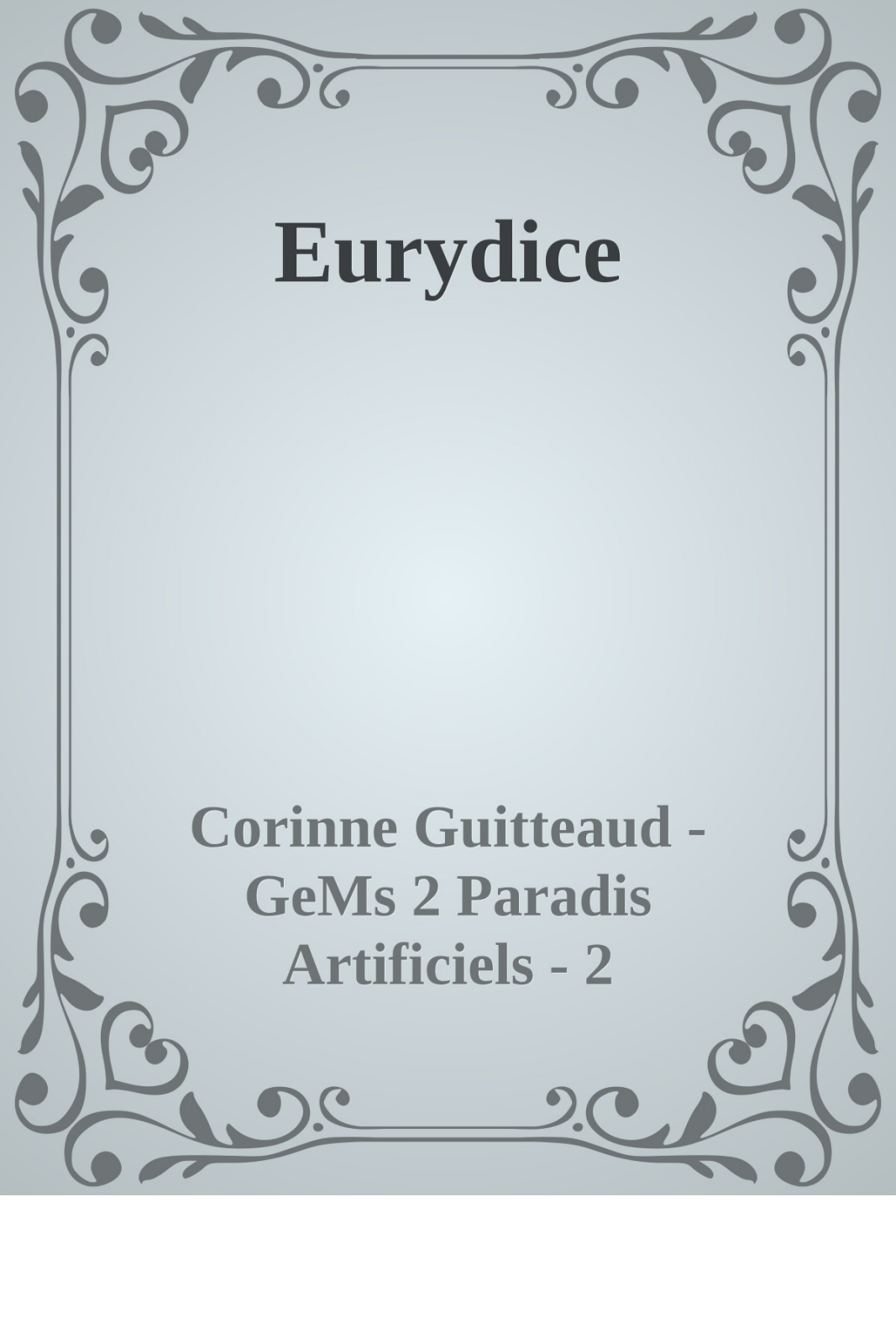


A decorative border with intricate floral and scrollwork patterns, rendered in a light gray color, framing the central text.

Eurydice

**Corinne Guitteaud -
GeMs 2 Paradis
Artificiels - 2**

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

C. GUITTEAUD & I. WENTA

G e M S

PARADIS ARTIFICIELS

épisode 2

EUDYDICE

moy'[el]

GEMS

SAISON 2 : PARADIS ARTIFICIELS

CORINNE GUITTEAUD & ISABELLE WENTA

***Futur proche.** La couche d'ozone en lambeaux ne protège plus des rayonnements solaires une Terre dévastée par la brutale montée des eaux. Les survivants de la catastrophe refluent vers l'intérieur, se massent autour des grandes villes, repliées sous leurs Dômes abritant une élite riche et insouciant. Face aux gouvernements fantoches perdus dans leur illusion de pouvoir, **ProsPectiVe**, un puissant consortium martien, étend lentement son emprise sur la planète-mère à bout de souffle. Grâce aux bienfaits dispensés par PPV, la vie est facile Intra-Dôme, surtout depuis la commercialisation d'esclaves clonés, les Génétiquement Modifiés ou **GeMs**, créés pour servir les humains nés en un seul exemplaire et qui se donnent désormais le titre d'**Inédits**. Tandis que l'Extérieur des Dômes, l'**EDo**, accueille dans ses ruines ceux qui tentent de survivre : réfugiés, laissés-pour-compte, clones en fuite...*

EPISODE 2 : EURYDICE

Et puis vinrent les neiges, les premières neiges de l'absence, sur les grands lés tissés du songe et du réel ; et, toute peine remise aux hommes de mémoire, il y eut une fraîcheur de linge à nos tempes. Et ce fut le matin, sous le sel gris de l'aube, un peu avant la sixième heure, comme un havre de fortune, un lieu de grâce et de merci où licencier l'essaim des grandes odes du silence.

[...]

Nul n'a surpris, nul n'a connu, au plus haut front de pierre, le premier affleurement de cette heure soyeuse, le premier attouchement de cette chose fragile et très futile, comme un frôlement de cils. Sur les revêtements de bronze et sur les élancements d'acier chromé, sur les moellons de sourde porcelaine et sur les tuiles de gros verre, sur la fusée de marbre noir et sur l'éperon de métal blanc, nul n'a surpris, nul n'a terni.

Cette buée d'un souffle à sa naissance, comme la première transe d'une lame mise à nu... Il neigeait et voici, nous en dirons merveilles : l'aube muette dans sa plume, comme une grande chouette fabuleuse en proie aux souffles de l'esprit, enflait son corps de dahlia blanc. Et de tous les côtés, il nous était prodige et fête...

Saint-John Perse, Neiges, I.



Hakim.

Il travaillait depuis vingt ans dans le pétrole. Ces dix-huit derniers mois, il s'était crevé à forer un puits à une trentaine de kilomètres au Nord de Lagos. Aujourd'hui, l'or noir ne voulait plus couler et il devait annoncer à sa famille qu'il venait d'être licencié, lui qui gagnait de quoi faire vivre dix personnes. Maintenant, ils n'avaient plus rien. Pour survivre, ils seraient contraints de vendre leur malheureux taudis, à la grande joie des requins immobiliers européens qui les pressaient depuis bientôt trois mois pour construire un grand hôtel à la place du bidonville où Hakim était né... Sa fille ne deviendrait jamais institutrice.

Hakim soupira. La vie n'avait certes jamais été facile au Nigeria. Le pays avait dû faire de nombreux sacrifices pour aménager ses puits de forage, s'endettant auprès des pays de l'Union Européenne et des Etats-Unis. Pour ne pas être étouffé sous le poids de milliards de dollars, il avait accepté de vendre son pétrole à un prix ridiculement bas.

Hakim leva les yeux au ciel. N'y aurait-il donc personne pour briser le joug qui étouffait l'Afrique tout entière ? Les anciens colonisateurs s'étaient bien vengés des pays qui avaient mis fin à leur hégémonie.

En entrant dans son bidonville, sa décision était prise : s'il se présentait quelqu'un pour lui promettre la fin de cet esclavage et un avenir... une vie meilleure pour ses enfants, il le suivrait et ceci quel qu'en soit le prix.

EDen.

Le nez de Thomas le chatouillait. Il luttait pour ne pas éternuer. Il allait faire un boucan d'enfer et réveillerait tous ses compagnons de dortoir. Or, il avait bien l'intention de quitter les lieux le plus discrètement possible, car si son instinct disait juste, dehors, il neigeait. Oui, en plein mois de mai ! La veille, en rentrant à l'orphelinat, il avait senti ce petit changement dans l'air qui annonçait la magie blanche. Il avait désespéré de ne pas en voir de tout l'hiver. La neige le rattachait à ses souvenirs d'enfance les plus heureux : une cour d'école abandonnée, un seau et une pelle rouges, son père et lui en train de fabriquer un bonhomme de neige. Pour en profiter, il fallait sortir très tôt, avant que le soleil ne se lève et rende l'éclat de la neige insupportable, même avec un masque.

Enfin, il se glissa hors de son lit, se pinçant le nez et respirant par la bouche pour ne pas éternuer. Il se faufila entre les lits de ses camarades et parvint jusqu'à la porte. Il ne fallait surtout pas qu'elle grince. Thomas connaissait le truc, mais ça ne marchait pas toujours. Il espérait aussi que des jouets ne traînaient pas dans le couloir, ce qui rendrait périlleux son chemin jusqu'à l'escalier. Mais d'abord la porte. Il saisit la poignée et la baissa d'une certaine façon. Il réussit son coup

et poussa le battant jusqu'à... heurter une pile de cerceaux juste derrière. Avec une grimace, il entendit les cercles de plastique dégringoler et entraîner avec eux d'autres jouets. Il se glissa dans l'embrasure et tomba nez à nez avec Daisuke. L'adolescent en pantalon de pyjama, les mains sur les hanches, lui jeta un regard goguenard.

« Chapeau pour la discrétion. »

Thomas préféra ne pas répondre. Alors que Daisuke s'apprêtait à regagner sa chambre au rez-de-chaussée, il lorgna sa tenue.

« Tu comptes sortir ? »

« Oui, » le défia Thomas.

« Pour aller où ? »

« Voir s'il a neigé. »

Derrière lui, ses compagnons de chambrée, tous réveillés, le bombardaient aussi de questions, tandis que la chambre des filles s'ouvrait pour laisser apparaître Kaori. Elle leur demanda d'une voix ensommeillée :

« Qu'est-ce que vous fabriquez tous les deux ? »

Daisuke surprit Thomas en répondant :

« Une bataille de boules de neige, ça te dit ? »

Sa sœur jeta un regard inquiet vers la porte de Sylviane, mais cette dernière devait dormir profondément.

« C'est pas prudent. »

Son frère lui lança un regard qui semblait dire : « Pff... ! les filles ! » avant de s'adresser à Thomas :

« Allez, le morveux, on y va. »

Les autres se proposèrent aussitôt pour les accompagner. Si Sylviane les attrapait, ça allait barder. Tout en se maudissant, Thomas guida ses amis jusqu'à un passage qu'il connaissait, tout juste assez grand pour laisser passer un enfant et rejoindre l'extérieur.

Le spectacle dehors leur coupa le souffle. Le tapis immaculé recouvrait toute la Zone, emmitouflant les ruines dans un manteau moutonneux. Des rayons de lune filtraient entre les nuages, on y voyait aussi clair qu'en plein jour sans se brûler les yeux. Ravis, les gosses se dispersèrent sur leur terrain de jeux, les garçons se divisant en deux camps, tandis que les filles roulaient une énorme boule pour faire un bonhomme de neige. Très vite lassé de se prendre les projectiles que Daisuke lui envoyait systématiquement à la figure, Thomas se joignit à elles et les aida à hisser la deuxième boule sur la première. Ce qui lui plaisait surtout, c'était de marcher là où il n'y avait pas de traces. Il zigzagua pour récupérer les accessoires du bonhomme, sauta à pieds joints dans des flaques neigeuses et prit le temps de dessiner sa silhouette à côté de celle de Kaori. Quand il se releva, il bondit d'inquiétude en reconnaissant les silhouettes qui

s'avançaient vers eux.

« Gabriel ! » cria-t-il en faisant de grands signes. Le GeM le rejoignit et il eut tout de même droit à un sermon.

« Vous auriez dû demander à un adulte de vous accompagner. »

« On voulait pas réveiller Sylviane, » se justifia-t-il, penaud.

« Heureusement que je vous ai vu passer par la grand-place. »

Qu'est-ce qu'il fichait au *Havre*, à une heure pareille ? Le regard de Thomas glissa sur Gaïl qui sautillait sur place. Et il commença à rigoler tout seul. Gabriel le fixa sans comprendre.

« C'est rien, » dit-il avec un haussement d'épaules. « Vous venez jouer avec nous ? Gaïl, t'as jamais vu de la neige ? » ajouta-t-il en voyant comment la jeune femme fixait le tapis blanc.

« Première fois, » souffla-t-elle en claquant des dents.

« Faut pas rester sans bouger, » lui conseilla le jeune garçon, puis il avisa les béquilles du GeM. « On n'a qu'à faire un deuxième bonhomme, » suggéra-t-il. Tout le monde mit la main à la pâte et bientôt, ce fut une famille de cinq rondouillards blancs qui s'aligna devant EDen.

« C'est idiot, » ricana Daisuke qui avait pourtant participé. « Dans deux heures, il en restera plus rien. »

« On s'en fiche, » fit sa sœur blottie contre lui, « on s'est bien amusé. »

« Il est temps de rentrer, le soleil va se lever, » recommanda Gabriel. Tout le monde se hâta vers les portes, sauf les deux clones et Thomas.

« Dommage, » soupira ce dernier en tapant ses gants l'un contre l'autre. « Ça doit être encore plus beau de plein jour. » Comme le GeM ne bougeait pas, il demanda : « Tu restes ? »

« Encore un peu. Mais toi, rentre. »

Gaïl ne se décidait pas non plus. Elle avait les joues rouges comme une poupée de porcelaine et ses yeux brillaient d'amusement. Le jeune garçon préféra les laisser, mais au lieu de rejoindre l'orphelinat, il chercha un endroit d'où il pouvait les observer. Gabriel, lui, pourrait regarder le jour se lever dehors, mais pas la jeune clone. Pourquoi restait-elle ? Ils durent échanger quelques mots, elle se plaça devant le GeM, tournant le dos au levant. À quoi jouaient-ils, tous les deux ? Thomas dut se résoudre à rester sur sa faim.

Rien ne filtra durant la classe. Gabriel resta assis sur son bureau, ses béquilles à portée de main, les enfants venaient lui montrer leur travail dès qu'ils avaient terminé. Gaïl dessinait, mais de là où il était, Thomas ne voyait pas quoi. Ça le barrait de devoir apprendre les massifs montagneux d'Europe, se demandant bien à quoi ça pourrait lui servir, vu qu'il ne quitterait jamais EDen. Jamais ? Son cœur

s'accéléra. En fait, il rêvait de partir un jour, retrouver son père, sans trop savoir si c'était pour le noyer de reproches ou l'écouter parler de contrées encore plus lointaines. Il imaginait son père en Afrique, même s'il ne devait pas en rester grand-chose. Thomas avait vu des endroits magiques dans une vieille encyclopédie, Tombouctou, le Congo, Djibouti. Découvrir des mines de pierres précieuses ou les sources du Nil...

« Thomas, redescends sur Terre ! » lui chuchota Kaori en le tirant par la manche. Retour aux Carpates et à l'Oural et à ce qu'avaient bien pu fabriquer Gaïl et Gabriel après son départ. La jeune femme aussi devrait apprendre les montagnes européennes. Pour l'heure, elle admirait le dernier dessin d'une Annie barbouillée de couleurs, qui se précipita ensuite vers Thomas pour lui montrer son œuvre. Le jeune garçon félicita la fillette, sans vraiment penser ce qu'il disait, ce qui n'échappa pas au diabolin blond. La vengeance fut immédiate.

« Gabriel, Thomas n'apprend pas sa leçon ! »

« Normal que ça t'échappe, » lui rétorqua Kaori devant la Villa des Fleurs. « T'es un garçon. »

« Et alors ? »

« Y a que les filles qui peuvent comprendre, » insista Élisabeth avec un air de conspiratrice. Il ne se laissa pas embobiner.

« Vous en savez pas plus que moi, en fait. »

« Idiot, » répondit la fille du berger avec une moue. « Bien sûr que si, on sait. Ils passent tout leur temps ensemble. »

« Ben... c'est comme avant, » répliqua le garçon qui n'y voyait rien d'extraordinaire. Kaori secoua la tête.

« Non, justement. Gaïl devient son égale. »

Thomas grimaça.

« Tu veux dire quoi au juste ? »

Les deux filles se lancèrent un regard entendu.

« Avant, c'était Gaïl qui voulait être avec Gabriel et lui qui l'évitait ou qui lui disait que c'était pas la peine, qu'il n'en valait pas le coup... comme à la cage, » expliqua patiemment Élisabeth.

« Maintenant, » compléta Kaori, « c'est lui qui veut être avec elle. Au début, y a eu quelque chose, parce qu'elle voulait pas... »

« C'était la faute du Dr. Lénard, » émit la fille de Charles. « Je l'ai entendue chasser Gaïl du dispensaire, l'autre soir, » avoua-t-elle sans préciser pourquoi elle était dans les parages. Mais Thomas réalisa que les filles aussi surveillaient les deux clones.

« Mais c'est fini, tout ça, ils sont ensemble, » assura Kaori.

Ensemble. Tout était dit ou presque. Les filles rigolaient de leur effet. Mais Thomas ne s'avouait pas vaincu. Pour lui, *ensemble*, ça pouvait être de différentes façons. Et ça pouvait mal tourner, aussi,

comme avec ses parents. *Ensemble*, ça pouvait être tragique. Il en avait fait l'expérience, le jour où il avait rencontré Gabriel pour la première fois.

Cinq ans plus tôt.

« Tu m'étouffes, Marbella ! Dès que j'ai un projet, tu fais tout pour me faire échouer ! » hurlait son père en agitant les bras. Thomas se cachait derrière sa mère et pleurait.

« Tu avais promis ! » lui reprocha cette dernière, haussant le ton, « que ce serait notre dernier voyage. Nous sommes là depuis six mois et déjà, tu parles de t'en aller. »

« Je veux vous trouver un endroit bien, à toi et au gamin. »

« Tu mens ! Un endroit bien, c'est un endroit où nous pourrions enfin construire quelque chose, tous les trois. Mais tu ne fais que détruire, dès que tu trouves notre vie trop stable. »

L'enfant ne supportait plus de les entendre se disputer. Il courut le plus loin possible et trouva refuge dans la Citerne. Il aimait beaucoup cet endroit, ça sentait bon et tout paraissait tranquille. Il s'assit devant la parcelle que ses parents avaient reçue en acceptant de rejoindre EDen. Michael n'avait même pas terminé de planter sa rangée d'oignons. Son fils ramassa des mottes de terre et les écrasa entre ses doigts. À ce petit jeu, il fut bientôt couvert de poussière. Des insectes bourdonnaient non loin. Il leur lança des cailloux.

« Tu ne devrais pas faire ça, » lui reprocha une voix surgie de nulle part. Quand il voulut se retourner, elle s'écria :

« Non ! »

« Pourquoi ? »

Il voyait une grande ombre se dessiner tout près de lui.

« Je suis un ami invisible. Si tu te retournes, je disparaîtrais. »

Perplexe, le gamin rétorqua :

« J'ai jamais eu d'ami invisible. »

« Tant mieux, » se réjouit la voix, « je serai le premier. »

« Tu ressembles à quoi ? »

« À ce que tu voudras. »

L'enfant réfléchit, puis secoua la tête.

« J'm'en fiche... Pourquoi tu veux pas que je jette des cailloux ? »

« Tu empêches ces insectes de faire leur travail. »

« Leur travail ? » répéta Thomas, incrédule. Gabriel – car c'était lui – lui expliqua alors la pollinisation et le rôle des insectes. Dans sa bouche, ça devint une aventure incroyable. Il réussit ainsi à faire oublier son chagrin au garçon. Au bout d'une heure, celui-ci n'y tint plus et se retourna. Le GeM ne fut pas assez rapide et l'enfant le surprit alors qu'il se cachait derrière une haie de chèvrefeuille. Thomas lui courut après et l'attrapa par la manche de son manteau.

« Eh ! T'en vas pas ! »

« Tu vas avoir peur. »

« T'es pas invisible, alors. Pourquoi j'aurais peur ? »

Plus tard, à force de le supplier, Thomas avait obtenu qu'il lui montre son visage. Il s'en souvenait très bien. C'était le jour où son père les avait abandonnés, lui et sa mère.

EDen.

« Eh ! les gars ! » les interpella Samuel en déboulant devant la Villa des Fleurs. Appréciant peu l'appellation, les filles lui firent la tête. Thomas leur jeta un coup d'œil en secouant la tête. En grandissant, elles devenaient de plus en plus compliquées. Il espérait qu'Annie ne serait pas comme elles.

« Qu'est-ce que vous fichez ici ? » demanda le nouveau venu.
« Vous avez tout raté. »

« Raté quoi ? » demandèrent en chœur Kaori et Élisabeth.

« Des Boueux sont arrivés tout à l'heure au *Havre*. »

Rien que cette nouvelle valait toute leur attention car les Boueux se mêlaient rarement aux autres communautés. Ils n'avaient pas bonne réputation parce qu'ils récupéraient tout ce qu'ils trouvaient dans la Zone et le vendaient à qui en voulait. Ils faisaient surtout affaire avec les Sidéros, pour les métaux de toutes sortes et un peu avec EDen pour le tissu dont la plus grande partie servait à fabriquer le papier de la communauté. Ravi de faire le spectacle, Samuel raconta :

« De drôles de types sont arrivés chez eux il y a deux semaines. Des musulmans. »

Les filles firent des yeux ronds.

« C'est des gens comme Selim, » expliqua doctement Thomas.

« Ouais, enfin ceux-là, pas vraiment, » le contredit Samuel avec une drôle d'expression – il était devenu l'apprenti du tisserand et lui vouait un véritable culte. « Ils égorgent les gens qu'ils trouvent impurs. »

« Où as-tu entendu des mots pareils ? » s'exclama Kaori, horrifiée.

Tout fier, le garçon lui répondit :

« J'ai pu me cacher et tout écouter. Ces... mu... sulmans ont pris des Boueux en otages afin que leur communauté travaille pour eux. Ils veulent de la nourriture, mais pas seulement. Ils leur font fabriquer une matière bizarre et dangereuse. Des hommes sont tombés malades. Les Boueux pensent que ce sont des terroristes et qu'ils s'en prendront au Dôme. »

Thomas se leva, frappé par cette énormité.

« Ils sont dingues ! Ça va nous retomber dessus ! »

EDen avait déjà eu assez de problèmes ces derniers temps avec les *Crabes*. Mais Samuel n'en avait pas fini avec les nouvelles

incroyables :

« Les Boueux qui ont réussi à s'enfuir pour venir ici veulent l'aide de Gabriel. Ils ont entendu toute l'histoire qu'il y a eue quand on l'accusait d'assassiner des femmes dans l'EDo. »

Kaori s'emporta :

« Gabriel ne tue pas les gens ! »

Élisabeth lui fit écho :

« Pour qui ils se prennent ? Gabriel a eu trop d'ennuis avec cette histoire et maintenant, il devrait faire leur sale besogne ? Qu'ils se débrouillent ! »

Calmement, Thomas demanda à son camarade :

« Qu'est-ce qu'il a répondu ? »

Samuel le regarda droit dans les yeux.

« Qu'il y réfléchirait. »

Afrique, quatre ans avant la Grande Défluviation.

Karim

Sa mère se tordait de douleur. Le SIDA la rongait depuis six longs mois. Parce qu'elle avait aimé un casque bleu américain, parce qu'elle n'avait pas eu l'argent nécessaire pour payer le vaccin révolutionnaire qui lui aurait permis... de vivre, tout simplement, elle se mourait dans la honte et l'indifférence la plus totale, s'apprêtant à laisser derrière elle cinq orphelins. L'aîné, le visage ravagé par les larmes, les poings serrés, assistait à l'agonie de sa mère, de grosses gouttes de sueur perlant sur son corps amaigri par la maladie. Au plus profond de lui-même, il se promet qu'il saurait la venger et prendre sa revanche sur ces gens des pays riches qui les affamaient et les assassinaient pour s'enrichir un peu plus eux-mêmes.

Afrique, quatre ans avant la Grande Défluviation.

Afdal.

C'était le plus dangereux de tous. Sa haine ne connaissait pas de limites, son ambition non plus. Jusque-là, il avait joué son rôle d'étudiant modèle, de petit ami parfait. Il avait ravalé son orgueil, supporté les insultes, lui, le pauvre Mauritanien exilé en Europe par son père pour y faire de grandes études. Seulement, il avait le désert dans le sang, il avait des visions de son peuple humilié, il avait la vengeance trop longtemps contenue qui sourdait dans son cœur.

Il rêvait d'une révolution soulevant tout le Sud. Et c'étaient ceux-là même qu'il voulait détruire, qui lui donnaient les armes nécessaires. Il avait appris et assimilé tout ce qu'il pouvait avec rage. Il serait celui qui guiderait une Afrique unifiée par un même idéal, celui de la Liberté. Mais il lui fallait d'abord attendre que le Nord commette sa première erreur.

EDen.

« Que faites-vous ici ? » L'infirmière se retourna, le journal de Tasha à la main. Elle jaugea du regard la nouvelle venue. Comment la doctoresse avait-elle pu lui cacher un tel secret ? Personne n'était venu la voir durant son hospitalisation, en dehors de son mari (une seule fois, et ça s'était terminé par une violente dispute). *Elle a les yeux de Tasha... et son air volontaire*, songea Sylviane qui répondit :

« Je range quelques affaires. »

« Et vous fouillez en même temps, » fit Sonia d'un ton âpre. Surprise par cette attaque, Sylviane ne répondit pas. Elle laissa tomber le journal sur le lit et s'en éloigna.

« Je ne l'ai pas ouvert, comme vous pouvez le constater. »

Sonia s'empara du carnet d'un geste vif et commença à le feuilleter. Tout ce qu'elle voulait, c'était marquer son territoire face à celle qui avait assisté sa mère durant toutes ces années.

« Pourquoi ne lui avez-vous pas rendu visite, après son accident ? » finit par demander Sylviane. La fille de Tasha se débarrassa du journal en le lançant négligemment dans une caisse au pied du lit.

« Le projet *Chimère* ne me laissait pas une minute de répit. »

« Vous auriez pu au moins la contacter... »

« Je me moque de vos reproches, » la coupa Sonia. « Et je vous défends de revenir ici. »

« Vous n'avez aucun droit sur cet endroit. Le Code dit que les

affaires des morts doivent être distribuées entre les membres de sa communauté. J'étais venue trier les effets de Tasha pour les offrir à qui de droit. »

« Et vous alliez m'oublier dans la distribution, je suppose, » gronda la jeune femme, les poings serrés.

« Non, » répondit Sylviane avec froideur. « L'appartement vous reviendra, une fois vidé. J'espère que le fantôme de votre mère ne vous y hantera pas. »

Sur ces mots, elle sortit, ruminant sa fureur. Contre Tasha ou contre sa fille ? Les deux, sans doute. *Il faut que je parle de cette histoire à Aymeric le plus vite possible. Le conseil doit intervenir et faire en sorte que la volonté de Tasha soit respectée.*

Le Dôme parisien, 11 ans plus tôt.

« Nous venons de recevoir une nouvelle patiente, » l'informa le médecin de garde. Sylviane leva les yeux de l'écran des transmissions, surprise par son ton de conspirateur. « Il y a eu tout un battage médiatique autour de sa mission pour Mars. Ses collègues et elle portaient établir une nouvelle base sur Syria Planum. »

Elle fouilla dans sa mémoire. Elle ne suivait pas beaucoup les vidinfos, mais écoutait quelquefois les nouvelles en passant dans les chambres des patients. Ces derniers temps, en effet, les journalistes avaient mis le paquet sur le... Docteur Hélénius et son équipe.

« C'est elle, » lui confirma le médecin. Aussitôt, Sylviane consulta son dossier. Elle eut un choc en découvrant la raison de son séjour à l'hôpital. Elle se souvenait de l'image de la scientifique sous les projecteurs, son allure sportive, son regard déterminé.

« Elle ne posera jamais le pied sur la planète rouge, » fit le praticien en riant de sa mauvaise plaisanterie. « Oh ! me regarde pas comme ça, » s'étrangla-t-il à moitié devant le regard de l'infirmière.

« Se moquer des patients, je trouve ça révoltant. »

D'ailleurs, elle s'était déjà accrochée avec lui sur ce sujet. Préférant changer d'air, elle récupéra les ordonnances et se rendit à la pharmacie pour prendre les médicaments qui lui manquaient.

Une heure plus tard, elle terminait ses visites devant la chambre de Natasha Hélénius. Alors qu'elle hésitait à entrer, Sylviane entendit un grand fracas à l'intérieur. Elle se précipita pour découvrir la célèbre doctoresse affalée sur le sol, au milieu d'un incroyable capharnaüm.

Depuis qu'elle travaillait au Val de Grâce, Sylviane avait appris à prendre de la distance vis-à-vis de ses patients. Ils pouvaient se montrer insupportables ou au contraire si attachants que leur départ lui était pénible. Aussi fut-elle surprise, ce jour-là, de sentir la compassion la submerger pour cette femme si brillante réduite à l'impuissance par un stupide accident.

« Ne restez pas là, » gronda le Dr. Hélénus. « Aidez-moi à me relever. »

Sylviane s'empressa de lui prêter main forte. Elle évita de la regarder jusqu'à ce qu'elle soit de nouveau dans son lit, pâle, haletante, furieuse.

« Quelle idée de mettre ce plateau aussi loin ! »

Sylviane ne répondit pas, occupée à réparer les dégâts. Deux ou trois fois, pourtant, elle jeta un coup d'œil à la patiente.

« J'ai perdu mes jambes, pas mes yeux. Pourquoi vous me regardez comme ça ? Le spectacle vous amuse ? »

« Pas du tout, » répondit l'infirmière en ramassant un livre détrempé. Curieux de trouver un tel objet sous le Dôme, à une époque où on ne jurait que par le numérique : *Poésies Inédites* de Marceline Desbordes-Valmore.

« Rendez-le-moi ! » s'exclama la scientifique qui constata les dégâts d'un air navré. « Il est fichu. »

« Si vous me le confiez, je peux arranger ça, » proposa Sylviane. Le Dr. Hélénus lui jeta un regard aigu.

« Les pages sont trempées, vous ne pourrez rien faire. »

« Laissez-moi tenter le coup, vous verrez bien. Qu'avez-vous à perdre ? »

« C'est un cadeau, » confia sa patiente. « De mon père. »

« Raison de plus pour que j'en prenne grand soin, » fit Sylviane avec un sourire. Quelque chose passa alors entre les deux femmes. Tasha lui tendit le recueil avec une lueur d'espoir dans les yeux.

EDen, retour au présent.

Sylviane expliquait à Gaïl comment arrêter son tricot pour l'écharpe qu'elle offrirait à Gabriel. Elle tira la dernière maille et coupa la laine sous le regard attentif de la clone. Lors de sa capture, quand on l'accusait de tuer des filles dans l'EDo, Gabriel avait perdu son écharpe porte-bonheur, tricotée par Sylviane quelques années plus tôt. Le GeM, un peu fétichiste, s'entourait d'objets dont il n'avait pas forcément l'usage, comme la paire de lunettes rondes qu'il mettait pour travailler au labo. Gaïl avait voulu lui refaire une écharpe et Sylviane avait apprécié de pouvoir lui enseigner quelque chose. Les yeux d'émeraude de la clone brillèrent de joie quand l'infirmière commenta :

« Ce n'est pas si mal pour une première fois. »

Gaïl allait dire quelque chose, mais son visage se ferma. Les deux femmes assises sur les marches de l'orphelinat regardèrent passer Gabriel et Sonia Lénard.

« Hier, ils ont joué aux échecs, toute la soirée, » confia la clone d'un air morose. « Elle l'accapare sans arrêt. On doit presque se cacher pour être tous les deux. Gabriel ne proteste jamais, mais moi, je vais

finir par lui dire ma façon de penser. »

À son arrivé, jamais la jeune femme n'aurait osé s'opposer à une inédite. Encore moins faire des commentaires désobligeants à son sujet. La colère assombrissait ses traits.

« Sylviane, vous saviez que Tasha avait une fille ? »

L'infirmière secoua négativement la tête.

« Qu'est-ce qui nous dit que c'est vrai ? Peut-être qu'elle n'avait pas d'enfant. Peut-être que c'est une espionne. »

« J'en doute. Elle ressemble trop à sa mère. Gaïl... je sais que ce n'est pas facile... »

« S'il n'y avait que moi, ça n'aurait pas d'importance, » la coupa la GeM avec un haussement d'épaules. « Mais elle tient Gabriel sous son emprise. Dès qu'il est en sa présence, je ne le reconnais plus. J'ai hâte qu'on lui enlève son plâtre, qu'il retourne à la serre, loin d'elle. »

Cet éloignement ne suffirait pas, d'autant que Sonia savait où se trouvait le plus précieux trésor d'EDen. Pour Sylviane, c'était une erreur de le lui avoir révélé. En arrivant à la communauté, elle n'avait que des soupçons, qu'il aurait été aisé de détourner, mais les circonstances en avaient voulu autrement. Il fallait désormais la protéger de peur que PPV ne la capture et ne découvre cet endroit. Le Dr. Lénard leur avait appris que le consortium désirait s'en emparer. Le pire cauchemar de Tasha ! songea l'infirmière avec un frisson.

Dôme parisien, 11 ans plus tôt.

Solitaire bouquet, ta tristesse charmante
Semble avec tes parfums exhaler un regret.
Peut-être es-tu promis au songe d'une amante :
Souvent dans une fleur l'amour a son secret !

Et moi j'ai rafraîchi les pieds de la Madone
De lilas blancs, si chers à mon destin rêveur ;
Et la Vierge sait bien pour qui je les lui donne :
Elle entend la pensée au fond de notre cœur !{ }

« On dirait que ça vous étonne qu'une scientifique aime la poésie, » se moqua Natasha Hélénus, une fois sa lecture finie. Sylviane, bercée par ses songes, revint à la réalité avec un rire gêné.

« Les clichés ont la vie dure. »

Sa patiente ne répondit pas. Son expression suggéra à l'infirmière qu'elle revivait un souvenir douloureux.

« Mon père n'a jamais voulu choisir entre ses deux passions. Il emportait toujours des recueils avec lui quand il travaillait au Ministère de l'Environnement. »

La scientifique avait déjà évoqué Hector Hélénius, lorsque Sylviane lui avait rapporté *Les Poésies Inédites*. Elle lui vouait une admiration sans borne. Par curiosité, l'infirmière avait fait quelques recherches. Décédé quand la doctoresse avait dix-huit ans, il n'avait pu la voir entamer une carrière si exceptionnelle qu'elle avait failli la conduire sur Mars. Une première depuis la Grande Défluviation, car PPV veillait jalousement à ce que la planète rouge reste sous son contrôle.

« Comment... est-ce arrivé ? » osa demander Sylviane. Elle avait retardé le moment de cette question fatidique, mais savait qu'il était venu. Natasha la considéra un moment, avant de se décider à parler :

« Nous nous entraînions à l'assemblage de nos modules. Je surveillais les manœuvres depuis l'extérieur. Le lieutenant Marguillet ne m'a pas vue quand il s'est approché du module 3. Une barre de métal était mal accrochée. Au dernier moment, lorsqu'il s'est rendu compte que j'étais en danger, Marguillet a tenté une manœuvre d'évitement, mais la barre m'a percutée de plein fouet. Les deux dernières vertèbres lombaires ont été touchées. On m'a dit » la scientifique prit une grande inspiration « que je ne marcherai plus jamais.

L'infirmière hocha la tête avec tristesse.

« Je devrais me résigner, » fit sa patiente en fermant les yeux, « mais je n'y arrive pas. J'avais un rêve. Celui de terraformer Mars. « *La Terre est un berceau* », disait Tsiolkovski, « *mais on ne reste pas toute sa vie au berceau.* » Nous devons faire de grandes choses, transformer les autres planètes. Et nous sommes cloués au sol. Nous avons même changé notre monde en désert. »

« Transformer les autres planètes ? » répéta Sylviane. Les traits de Natasha s'animaient.

« Boiser Mars. Remplacer ses sables rouges par des océans de verdure. C'était mon sujet d'option littéraire pour ma thèse : *La Terraformation de Mars dans la Littérature du 20^{ème} siècle*. J'avais tout lu sur le sujet, des romans, mais aussi des traités scientifiques. Pour moi, c'était une évidence. »

« Je vous envie cette vocation. »

« Vous en avez une, vous aussi ! »

« Je n'ai pas eu assez d'ambition. J'aurais pu devenir médecin, comme vous. Biologiste, médecin, vous avez tellement de cordes à votre arc. »

« Elles ne me serviront plus, » rétorqua Natasha avec amertume. « Aucun hôpital, aucun laboratoire ne voudra d'une handicapée. »

« Pourquoi dites-vous ça ? Rien ne vous empêche d'opérer ou de manipuler des éprouvettes, même... »

Elle s'interrompt, mais le Dr. Hélénius la reprend :

« Même sans mes jambes. Sous le Dôme, le paraître règne. Je

ferai tache dans le tableau. Et je n'ai aucune envie de susciter la pitié partout où j'irai. On ne verra plus que la scientifique qui a échoué. »

« C'est idiot ! » s'emporta Sylviane, « d'autant que dans l'espace, a-t-on besoin de ses jambes ? »

« PPV m'a mise sur la touche. »

L'infirmière resta bouche bée.

« Vous voulez dire... »

« Je ne veux rien dire du tout. Je n'ai aucune preuve. Disons juste que si officiellement, le consortium nous avait engagés pour cette mission, officieusement, nous menacions ses intérêts. Notre objectif avait des allures de reconquête. Ma seule chance, si je ne veux pas qu'on m'enterre vivante, c'est de partir. »

« Partir ? » s'exclama Sylviane. « Mais où ? »

EDen, retour au présent.

« Sylviane, » appela Aymeric en entrant dans l'orphelinat, « le conseil se réunit ce soir. Gabriel souhaite faire part de sa décision aux Boueux. »

Gaïl, qui l'aidait à ranger la laine, se renfroigna et ses gestes devinrent rageurs. Elle se mit à jeter les pelotes dans le carton mais l'infirmière lui lança un regard réprobateur.

« J'ai déjà prévenu les autres qu'on parlerait ensuite de la distribution des affaires de Tasha et des réclamations de sa fille. Elle ne saura pas que ça vient de toi. Je crois qu'elle t'a déjà dans le collimateur. »

« Merci. Mais elle ne me fait pas peur. »

« Elle a déposé une requête pour faire partie du conseil, » l'informa l'ancien avocat. Sylviane en resta bouche bée.

« Quoi ? » s'exclama Gaïl avec une telle vigueur qu'Aymeric sursauta.

« On s'y attendait. Le conseil peut tout à fait voter l'ajout d'un nouveau membre. Et vu le rôle du Dr. Lénard dans la communauté, qui y verrait un inconvénient ? »

« Beaucoup de gens, j'espère, » grommela la jeune femme.

« Tu peux te proposer pour ce nouveau siège. On organisera une élection, » proposa Aymeric.

« Je ne sais même pas comment ça marche ! »

« Allons, n'y mets pas tant de mauvaise volonté. Tu protestes sans te donner les moyens de te faire entendre. Si Sylviane a fini de t'apprendre le maniement des aiguilles, moi, je peux te proposer quelques cours sur le Code... et sur la démocratie. »

Ni l'infirmière, ni la clone ne cachèrent leur surprise et l'ancien avocat avoua avec réticence :

« Je ne l'aime pas beaucoup et je crains qu'elle ne me mette des

bâtons dans les roues, si elle entre au conseil. Je ne peux pas m'opposer à elle directement, ça serait mal vu, mais s'il y a un moyen de lui couper l'herbe sous le pied, je n'hésiterai pas. Tu as déjà siégé au conseil, Gaïl, ça te donne un avantage. Les gens te connaissent. Tu t'intéresses à nos activités. Tu as appris avec Isaac, avec Sylviane... »

« Tu parles comme un directeur de campagne. »

L'infirmière se sentait partagée. Ces derniers mois, ses rapports avec Aymeric étaient restés courtois, mais elle n'avait pas oublié son attitude à la mort de Tasha. Force lui avait été de constater, cependant, qu'il faisait tout son possible pour que la communauté fonctionne au mieux et pour se montrer le plus impartial possible dans ses choix. Il n'avait pas pu empêcher la scission entre les GeMs et les inédits de s'accroître, ni le sentiment de malaise né des réactions de Gabriel, mais s'en était mieux tiré qu'elle ne l'avait prévu.

Gaïl secoua la tête :

« Cette proposition est incroyable, demander à une clone d'être élue...! »

« Tu n'aimes pas cette femme, pourtant, » rétorqua Aymeric avec raideur.

« Je ne me sens pas de taille face à elle. Et je me vois mal revenir au conseil après avoir démissionné, pour lui faire barrage. Ça ne serait pas... honnête. Je ne suis pas objective dans cette histoire et EDen mérite mieux. »

Tant de jugeote chez cette clone, c'était surprenant, songea Sylviane. Tasha elle-même en serait sans doute tombée des nues. Gaïl retourna à ses pelotes. Dépité, Aymeric quitta l'orphelinat.

Thomas grogna lorsque l'infirmière les désigna, lui, Daisuke et Kaori, pour surveiller les plus jeunes durant son absence. Il avait déjà oublié la punition qui lui pendait au nez pour être sorti sans autorisation dans la neige. Jouer les nourrices serait une bonne leçon, estimait Sylviane. Kaori et son frère entraînèrent les autres vers les dortoirs, tandis que le jeune garçon trouvait encore le toupet de rouspéter :

« C'est toujours pareil. On nous met à l'écart quand des décisions importantes doivent être prises. Mais comment on peut apprendre à devenir adulte, si on ne nous laisse pas assister aux conseils ? »

« Tu en as déjà bien assez fait pour aujourd'hui, » lui rappela Sylviane d'un ton sévère, en enfilant son manteau. Elle ne lui laissa pas le temps de protester davantage et sortit dans la rue. Comme tout lui paraissait sinistre, depuis quelque temps ! Il lui semblait que le printemps ne reviendrait jamais. *Je vieillis*, réalisa-t-elle avec amertume. Quelque chose en elle était mort en même temps que

Tasha. L'impression trop douloureuse d'être une survivante lui mordait le cœur.

Le Dôme parisien, 11 ans plus tôt.

Sylviane entra dans le bureau du directeur de l'hôpital, l'air affolé.

« Où est passée Natasha Hélénus ? »

L'homme, aux traits secs et au regard austère leva les yeux de son lutrin. Il considéra l'infirmière comme si elle lui parlait dans une autre langue. Puis il répondit d'une voix rocailleuse :

« Rentrée chez elle. »

« Mais sa rééducation n'est pas terminée ! » s'exclama l'infirmière.

« Elle a signé une décharge. Elle aura son propre kiné à domicile, » ajouta le directeur avec un haussement d'épaules.

« Il ne fallait pas la laisser faire, » lança Sylviane. Cette fois-ci, l'homme se leva, fit le tour de son bureau et se planta devant la soignante, l'air courroucé.

« Depuis quand les patients doivent-ils vous demander l'autorisation avant de quitter notre établissement ? »

Comprenant qu'elle ne tirerait rien de lui, Sylviane ne se donna pas la peine de lui répondre.

Aux admissions, elle dut supplier sa collègue de lui donner l'adresse du Dr. Hélénus. Elle ne figurait pas sur son dossier et devait rester confidentielle, lui rappela la responsable. Mais à force de cajoleries, en prétextant qu'elle devait rendre à sa patiente un objet qu'elle avait oublié, Sylviane obtint gain de cause. Elle mesurait pourtant les conséquences de ses actes. Si sa collègue prévenait le directeur, les mesures disciplinaires seraient immédiates. Elle alla changer de tenue avant de quitter l'hôpital, sans avoir terminé son service. Abandon de poste. Cela n'arrangerait pas son cas.

Une fois au pied de l'immeuble de Tasha, Sylviane ne fut plus du tout certaine du bien fondé de son action. Comment allait réagir la scientifique ? S'était-elle fait des idées, en croyant devenir son amie ? Se laissant tomber sur un banc, l'infirmière sentit le découragement la gagner. À ce moment précis, un véhicule aérien se posa devant le bâtiment. Un individu en sortit, regardant de tous côtés. Quelques instants plus tard, le Dr. Hélénus sortit du hall. D'un bond, Sylviane se précipita vers elle. Surprise, Tasha s'écria :

« Que faites-vous ici ? »

« Je voulais vous voir, » répondit la soignante.

« Ce n'est pas le moment. Je dois partir. »

« Où allez-vous ? »

« Pas ici, pas dans la rue. » La scientifique attrapa Sylviane par le bras et l'entraîna dans le véhicule qui décolla aussitôt. Avec un soupir, elle l'avertit : « Vous allez vous attirer des ennuis. Si vous voulez tout

savoir, je m'exode. »

L'infirmière jeta un bref regard au chauffeur qui restait impassible.

« Il appartient à un réseau qui va m'aider à quitter le Dôme. »

« Vous êtes complètement folle ! » réagit Sylviane. « Dans votre état, vous ne pouvez pas... »

Sa voix mourut devant la colère qui incendiait les prunelles de Tasha.

« Mon état ! Il ne m'empêchera pas de poursuivre mon rêve jusqu'au bout. Je ne me fais pas d'illusion. Mes chances de survie dans la Zone sont très faibles, mais je préfère encore me battre que de passer le restant de ma vie dans ce fauteuil, à crouler sous la pitié. Je veux faire un dernier pied de nez à PPV. Ils m'ont volé mes jambes, je vais leur voler leur savoir. »

« Je ne vous laisserai pas y aller toute seule ! »

Stupéfaite, la scientifique murmura :

« Vous rendez-vous compte de ce que vous dites ? Rien ne vous oblige à faire ça ! »

« Si, justement. À deux, nous aurons plus de chance. Une infirmière et un médecin dans l'EDo devraient trouver leur utilité. »

L'expression de Tasha s'assombrit.

« Vous ne comprenez pas. Je vais mourir là-bas. Je le sais. Je le sens. »

Un long silence pesa sur les deux femmes. Le véhicule filait vers un secteur du Dôme que l'infirmière ne connaissait pas. Ils atterrirent au milieu d'entrepôts sinistres où s'empilaient des caisses, du matériel, des instruments, des cuves portatives.

« J'ai fait voler tout ça par des professionnels. Ça m'a coûté ma prime de risque et toutes mes économies, mais il y a tout ici pour inventer un nouvel Eden. Plus rien ne me retient sous le Dôme... »

« Comment allez-vous sortir tout ça ? »

« Verdier et ses hommes s'en chargeront. Leur réseau d'exodation est un des plus importants. Nous serons dehors demain soir. » Elle fixa l'infirmière un long moment. « C'est votre dernière chance. Vous pouvez encore partir. »

« Hors de question. Je pensais être votre amie ! Vous auriez dû tout me dire, je vous aurais aidée. Au lieu de quoi, vous filez comme une voleuse ! »

« Vous êtes mon amie, » lui assura Tasha. « Mais vous êtes en sécurité sous le Dôme et vous... »

« J'attendais une bonne occasion pour faire quelque chose de ma vie, » la coupa Sylviane. De nouveau, leurs regards se croisèrent. La scientifique finit par baisser la tête avec un sourire.

« Très bien, » s'avoua-t-elle vaincue. « Suivez-moi. »

Afrique, quatre ans avant la Grande Défluviation.

Afdal.

Il était de retour chez lui. Enfin ! Le soleil caressait sa peau, le sable crissait sous ses chaussures. Il se laissa embrasser par son père avec froideur, tandis que son esprit échafaudait des plans révolutionnaires à un rythme déconcertant. Oubliées la France et ses universités. Désormais, il n'y avait plus que sa vengeance. Il observa les gardes du corps de son père et retint les visages de ceux qu'il pourrait rallier à sa cause. Il calcula aussi qu'il lui restait encore quatre mois avant la conférence annuelle des pays de l'O.U.A. qui, cette année devait se tenir à Nouakchott. Il révisa en même temps les relations qu'il lui faudrait nouer ou renouer avec les amis influents de son paternel et avec les siens. Il devrait aussi trouver quelques appuis chez les fanatiques qui couraient dans le pays... trop imbéciles pour se rendre compte de la force qu'ils représentaient ou pour s'apercevoir qu'il allait les utiliser. C'étaient des esprits faibles. Il n'aurait aucun mal à les dominer. La révolution commencerait ici, en Mauritanie. Ensuite, elle s'étendrait au reste des pays maghrébins, puis à l'Afrique tout entière. Ne pas oublier aussi de semer quelques graines en Amérique Latine. Pour cela, il avait la personne toute indiquée. Il la contacterait ce soir.

Son père avait enfin achevé son discours de bienvenue. Dans quelques heures, en comptant les embouteillages dans la capitale, il serait dans sa maison. Il ferait ses preuves très vite et deviendrait indispensable, ce qui ne représentait pas une grande difficulté. Le gouvernement avait besoin de jeunes cerveaux, et pourquoi pas d'arrivistes, pour tirer le pays de sa torpeur.

EDen, retour au présent.

Gaïl fourra rageusement un gros pull-over dans son bagage. Elle empoigna aussitôt des chaussettes rapiécées qui subirent le même sort. Son visage fermé, son regard noir traduisait sa fureur. La résonance de Gabriel lui fit un instant lever la tête, puis elle se remit à l'ouvrage, avec une irritation manifeste. Le grand clone entra dans la chambre.

« Qu'est-ce que tu fais ? » lui demanda-t-il. Elle ne lui répondit pas, les mâchoires crispées. Il s'approcha et attrapa sa main au vol. La clone tenta de se dégager, mais il la retint. Au bout d'un moment, elle fut obligée de lever les yeux vers lui.

« Je prépare mon sac. Ludwig a dit qu'on partirait de bonne heure

demain matin, » répondit-elle d'un ton glacial. Gabriel encaissa le coup.

« Renonce à cette idée, je t'en prie. »

Elle le défia du regard.

« J'ai dit que j'irais avec eux. »

« C'est de la folie, Gaïl ! Que cherches-tu à prouver ? »

Elle resta silencieuse. Le GeM soupira.

« Qu'est-ce qui t'arrive, en ce moment ? Tu te comportes comme une... »

« Idiote ? » le coupa-t-elle d'un ton hargneux. Gabriel la fixa avec consternation. Puis, lâchant ses béquilles, il la prit par les épaules.

« Tu m'en veux à cause de Sonia ? »

« C'est Sonia, maintenant ? » releva Gaïl en se dégageant. Elle se détourna et recommença à remplir son sac plein à craquer.

« Pourquoi compliques-tu les choses ? » lui reprocha le clone avec douceur.

« Défaut de conception, sans doute. Je ne veux pas en parler. Laisse-moi. »

Le clone battit en retraite.

« Sois prudente. Reviens vite. »

Quand il fut parti, elle respira profondément. Impossible de retrouver son calme. D'un geste dépité, elle tira de sous son oreiller l'écharpe tricotée pour le GeM et la roula autour de son poignet.

Le Dôme Parisien, deux ans plus tôt.

Parfaites, immobiles, osant à peine respirer le même air, esquisser les mêmes gestes.

La lumière jaune et crue éclabousse les murs et les corps nus. Le froid de l'estrade mord les pieds des esclaves patientes.

« ... Nos quatre-vingts dernières unités. Vous pourrez les modeler à votre convenance, bien sûr... »

Le négociant entre avec quatre clients. Une lueur égrillarde s'allume dans leurs yeux. Elles sont belles, après tout. Ils approchent et tâtent le produit. La GeM tressaille. Une main explore ses cuisses et sa poitrine. Elle doit se mordre les lèvres pour ne pas gémir, quand des sensations déroutantes l'envahissent.

« Peut-on les essayer ? » demande une voix de contralto devant elle. Le vendeur lance un regard affolé.

« Nous recommandons à nos clients de dépuceler leurs achats dans l'intimité. Le magasin vous propose une garantie « satisfait ou remboursé. » Vous payez ce que vous voyez. Aucun défaut. Aucune cicatrice ou tache. Sentez ce velouté... »

Un index inquisiteur l'inonde de plaisir. N'y tenant plus, la clone laisse échapper un soupir. Une bouche s'approche pour la goûter. Le

commerçant émet quelques protestations d'usage, puis commente d'une voix monocorde :

« Elles sont... très réactives, comme vous le constatez. »

Le client ne la libère que quand les jambes de la GeM menacent de la trahir. Il s'essuie les lèvres avec un mouchoir en dentelle, avant de faire claquer ses gants de cuir :

« Très bien, je prendrai celle-ci. »

On l'attrape pour la faire descendre de l'estrade.

« Nous fournissons les accessoires standards avec ce modèle, mais vous pouvez compléter sa panoplie dans notre boutique, » explique le vendeur.

« Faites-la livrer à l'adresse habituelle. C'est quoi son nom ? »

« Gaïl. »

EDen, retour au présent.

La jeune femme ouvre les yeux quand une forme bougea contre elle. Un instant, elle se crut de retour sous le Dôme. Ses yeux accoutumés à l'obscurité, elle maugréa :

« Gabriel, qu'est-ce que tu fiches ici ? »

Un comble ! Dire qu'elle avait espéré le voir dans son lit depuis une éternité ! La jeune femme tendit la main pour allumer sa lampe, tout en luttant contre les frissons délicieux que distillait en elle la présence du GeM. Elle voulait rester en colère.

« Pas de place au dispensaire, » grommela-t-il d'une voix endormie. Elle cilla. À quoi jouait-il ? *Oh ! Non, tu ne m'auras pas comme ça !* jura-t-elle en se recroquevillant dans un coin. Mais son regard ne pouvait se détacher de la chemise entrouverte sur le torse de Gabriel. Elle tendit la main jusqu'à sentir sa chaleur...

Catin !

Gaïl sauta au bas du lit et attrapa son sac. Elle irait dormir dans la salle de classe.

La Tortue avançait dans un doux ronronnement. Gaïl était assise près de la porte arrière. Elle gardait les yeux fixés dans le vide et réagit à peine quand Ludwig vint la rejoindre.

« Merci. »

« Vous allez sans doute le regretter, » lui répondit-elle. « Une clone en mission diplomatique, on n'a jamais vu ça... sauf comme cadeau, » maugréa-t-elle pour elle-même.

« J'apprécie votre soutien, » rétorqua-t-il, « même si les raisons qui vous ont poussée à venir ne me semblent pas très claires. »

« À moi non plus, » reconnut-elle. « J'ai agi... sur l'impulsion du moment et je ne m'attendais pas à ce que vous m'acceptiez dans votre équipe. »

« Ça me donne enfin l'occasion de vous parler. J'ai pu discuter avec Gabriel, mais pas encore avec vous. »

« Je ne suis pas la plus intéressante du lot. »

« Ah oui ? » releva l'Allemand. « Les enfants m'ont pourtant raconté vos exploits. Et Gabriel, aussi. »

La jeune femme laissa échapper un rire sans joie.

« Qu'y a-t-il de si drôle ? » releva Ludwig, surpris.

« Vous êtes un fieffé romantique, » lui lança-t-elle.

« Fieffé ? » répéta-t-il sans comprendre.

« J'ai lu ça dans un livre... »

« Une GeM qui sait lire ! Et vous me dites que vous n'êtes pas intéressante ! J'espère que c'était un compliment, » ajouta-t-il avec un clin d'œil. Gaïl s'avoua vaincue. Après tout, pourquoi faire la tête durant ce voyage qui ne s'annonçait déjà pas simple ? Elle ne pouvait pas broyer du noir bien longtemps. La curiosité, cette qualité que Gabriel appréciait tant chez elle, la sauverait encore... du moins de l'ennui.

« Pourquoi vous êtes-vous exodée ? » lui demanda Ludwig. « Votre propriétaire vous maltraitait ? »

Elle réfléchit avant de répondre. Aujourd'hui, elle considérait sa servilité comme une torture, mais à l'époque, ça allait de soi pour elle.

« Non, » finit-elle par répondre. « Pas vraiment. Mon sort n'était pas différent de celui de beaucoup d'autres qui sont encore sous les Dômes. Je... cohabitais avec deux autres GeMs. Elles avaient décidé de s'exiler le soir où... j'ai vu une clone se faire démembrer sous mes yeux. Elles m'ont emmenée avec elles. C'est en écoutant les passeurs nous expliquer ce qui nous attendait dehors que j'ai vraiment pris conscience de ce que je m'apprêtais à faire. Et j'ai voulu tenter ma chance. »

« Comment avez-vous découvert EDen ? » demanda encore le médecin.

« Gabriel m'a sauvée d'une bande, les Anacondas. Il m'a amenée à EDen pour que j'y sois soignée et j'ai choisi d'y rester. »

« Pourquoi ? »

La réponse fusa :

« Pour lui. »

Un sourire amusé étira les lèvres de l'Allemand. Gaïl rougit et regarda ailleurs. Une main se posa sur son épaule et, surprise, elle croisa le regard amical de son interlocuteur.

« On ne pensait pas trouver une communauté comme EDen en venant dans cette Zone. L'isolement nous abuse facilement. Nos modes de survie nous font croire que nous avons trouvé le meilleur moyen de rester hors des Dômes. Je croyais que les clones ne pouvaient pas s'adapter à l'EDo. Pour moi, ils étaient conçus pour

vivre sous les Dômes et tout ce que leur enlève leur génésie les condamnait à rester des êtres limités. Grâce à vous, à Gabriel et aux autres, j'apprends l'ampleur de mon erreur. »

« Certains ne s'y font jamais, » murmura la jeune femme en pensant à Gwen. « Ils sont trop bien conditionnés, » ajouta-t-elle en se rappelant aussi Ghislaine et Gamaliel.

« Vos compagnes, que sont-elles devenues ? »

« Elles vivent dans une communauté sans inédits. Elles croient être heureuses comme ça. »

« Et vous, vous nous accompagnez... »

« Pas pour de bonnes raisons, vous l'avez dit vous-même. »

« Peu importe. Mes raisons ne sont peut-être pas bonnes non plus. J'ai peut-être voulu faire le malin devant votre conseil. »

« *Wir kommen an,*{ } » l'interrompit Andreas depuis le poste de pilotage de la Tortue. Ludwig se leva.

« Je dois vous laisser. J'espère qu'on pourra reprendre cette conversation plus tard, » ajouta-t-il. La clone le suivit des yeux. Il se pencha vers Selim qui hocha la tête. *C'est le moment de vérité*, songea Gaïl en poussant un immense soupir. *Tu vas savoir si tu avais tort de te mêler d'une affaire d'inédits*. Son regard se posa sur l'un des Boueux qui les avaient accompagnés à bord du transporteur allemand. L'homme ouvrait et fermait sa besace avec nervosité. La jeune femme sentit une vague de méfiance monter en elle, sans comprendre pourquoi. Gardant pour elle cette impression, elle descendit de la Tortue à la suite de Selim et s'arrêta près des quatre Allemands qui discutaient avec animation :

« *Es ist keine gute Idee*, » disait Raffael. Son frère Heinrich hocha la tête.

« *Wir haben keine Wahl*, » répondit Ludwig. « *Wir sind nicht bis jetzt gekommen um kehrtzumachen. Diese Leute benötigen uns.* »

« *Du bist sehr eigensinnig*, » rouspéta Andreas. Le médecin partit d'un grand éclat de rire en donnant une vigoureuse claque dans le dos de son compagnon.

« *Ich bin als meine Großmutter.* »

« *Ja ! Du bist ein Trotzkopf*{ }, » maugréa Raffael. Il attrapa ses affaires, et après avoir verrouillé par précaution les accès du transporteur, il emboîta le pas à ses amis.

« Je voudrais bien savoir ce qu'ils ont dit, » confia Gaïl à Selim.

« Eh bien, j'espère qu'ils ont confiance dans notre mission. Cet endroit ne me donne la chair de poule, » admit-il d'un air piteux. Il avait été le premier à se porter volontaire pour accompagner les Allemands : « Ce sont des musulmans et moi aussi. Je dois pouvoir leur faire entendre raison, » avait-il expliqué à ceux qui s'étonnaient de sa décision.

« Gabriel m'a fait lire un livre sur Samarcande... »

« Excellent choix, » fit-il en se débattant avec une lanière de son sac qui s'était emmêlée.

« Est-ce que ces terroristes sont comme les *Hachichines* ? »

« L'Islam n'a rien inventé. Défendre une cause par la violence, ça date de Mathusalem... enfin, façon de parler. Frère Wenceslas jure que nous sommes des Fils du Diable, parce que nous tuons pour notre foi. Les Chrétiens font pareil. Ils appellent ça Croisade et nous Djihad. Le dernier recours de gens dépourvus d'arguments. Excuse-moi, mais... tu t'intéresses à des choses très compliquées. »

La GeM le prit comme un compliment.

« Je dois comprendre où on va mettre les pieds. Quand, au conseil, vous avez dit que vous aussi, vous étiez musulman, j'ai voulu savoir... C'est pour ça que je vous ai accompagnés. »

« Ah... ! Je croyais que c'était pour te venger de Gabriel. » Le tisserand éclata de rire. « Tu semblais si furieuse au conseil que ça m'a semblé évident. »

« Je dois vous paraître sotte. »

« Oh ! Je ne te jetterai pas la première pierre. Je suis passé par-là, moi aussi, dans ma jeunesse. Meryem t'en raconterait de belles, et ça nous arrive encore de nous disputer. C'est dans l'ordre des choses. Sur l'instant, ça nous paraît très intelligent, comme réaction, mais ensuite... Le mieux est que tu le découvres par toi-même. »

Les Boueux avaient creusé leurs terriers au milieu des immondices entassées et triées au fil des années. Ils s'abritaient sous des portiques de métal dont les bouches béantes laissaient luire des braséros. Une palissade grossière entourait le campement. Comme de fait exprès, de lourds nuages s'accumulaient au-dessus de ce capharnaüm. Tout paraissait tranquille. *Comme un dragon sur le point de se réveiller*, pensa la jeune femme en rejoignant les autres.

Le Dôme Parisien, quelques mois plus tôt.

« On n'a pas pour habitude de prendre des clients supplémentaires comme ça, » rappela l'un des passeurs du réseau d'exodation. Marine, qui leur avait dit de ne pas s'inquiéter, se planta entre les trois clones et son collègue.

« On va pas la laisser sur le carreau pour une raison aussi absurde. Ça nous est déjà arrivé de prendre un GeM ou deux de plus. »

« Je te l'ai déjà dit : quand on passe dans les tunnels, on doit faire gaffe aux détecteurs. On a mis des plombes à comprendre comment ils marchaient, pour les pirater et entrer de nouvelles données afin qu'ils ne s'enclenchent pas à notre passage : poids, consommation d'oxygène et rejet de CO₂. »

« On retiendra notre respiration, » rétorqua Marine.

« Tu n'en feras qu'à ta tête, de toutes manières. Si ça barde, je vous largue, compris ? »

Avec un sourire de triomphe, la femme se tourna vers les trois clones. Gaïl agissait comme dans un rêve. Le périple jusqu'au lieu de rendez-vous ? Tout juste se souvenait-elle qu'un intradé les avait accostées pour leur faire des avances, mais Gwladys avait prétendu qu'elles devaient se rendre chez un client et n'avaient pas de temps à perdre. Puis elles avaient gagné une partie du Dôme que la jeune clone ne connaissait pas du tout, avaient attendu une heure, cachées près des bacs recycleurs, qu'on vienne les chercher. Marine, en les voyant, avait fait la grimace, mais elle se faisait un devoir de libérer le plus de GeMs possibles : s'il y en avait une de plus ce soir, ça serait encore mieux pour son *karma*. Gaïl aurait bien voulu savoir ce qu'était un *karma*. Sans doute quelque chose de très important pour qu'une inédite prenne de tels risques. Au cas où leur propriétaire aurait posé un mouchard sur leurs vêtements, elles avaient revêtu des uniformes de clones d'entretien, cachant leurs chevelures sous des casquettes frappées du logo de la ville. Les GeMs chargés du nettoyage, sans être rebutants, n'avaient pas la même classe que les modèles de luxe comme elles. Il fallait espérer que personne n'y regarderait de trop près, leur avait confié Marine. « Vous êtes belles comme des cœurs. » Impossible de décrire la lueur qui avait éclairé son regard à ces mots. Gaïl sentait les changements d'humeur chez les gens : cette femme ne leur avait pas tout dit sur ses motivations.

Elles avaient avancé à pas rapides dans les rues désertes du Dôme jusqu'à ce chantier où elles avaient rencontré le deuxième passeur accompagné de six clones. D'autres devaient encore se joindre à eux. Ils seraient quinze en tout à s'exoder ce soir-là.

Quatorze seulement atteignirent la Zone. Dans le labyrinthe emprunté pour rejoindre la sortie, un GeM s'était perdu. Un moment de distraction avait suffi. Gaïl ne se souvenait plus de son visage. On mourait sans doute dans ce piège. Mourir de faim plutôt qu'atteindre la liberté. À quoi cela se jouait-il ? Elle aurait pu être à sa place. Digérée par les entrailles du Dôme.

Un grand frisson fit revenir la jeune femme à la réalité. Les bouches de métal semblaient prêtes à l'avaler. Cette fois-ci, le pressentiment devint si fort qu'elle ne put faire un pas de plus.

« Attendez ! » lança-t-elle à ses compagnons. Au moment précis où ils se tournèrent vers elle, une explosion d'une incroyable violence retentit. Le sol trembla. Gaïl perdit l'équilibre et tomba à quatre pattes. Le monde mit un moment à se remettre en place. De la terre tombait du ciel et crépitait sur le sol comme des impacts de balles. Ses yeux piquaient, sa gorge brûlait. Elle toussa si violemment que ses

poumons lui firent mal. Autour d'elle, les délégués d'EDen, inconscients, gisaient comme des poupées de glaise.

IV

Afrique, quatre ans avant la Grande Défluviation.

Karim.

Il était allongé dans le noir, incapable de trouver le sommeil. Son corps et son esprit étaient meurtris et ses blessures nourrissaient sa haine. Depuis quelques temps, une idée tambourinait dans sa tête comme une obsession : il rêvait d'évasion. Il ne supportait plus cet endroit et pensait chaque jour devenir fou. C'était pire que l'orphelinat..., pire que tout. Il y avait bien Hakim, qui tentait de l'aider à tenir le coup, mais sans cesse, il se disait : « À quoi ça sert tous ces mensonges ? Si je ne sors pas d'ici, je vais pourrir comme ces cadavres dans les marécages. Où est ma révolution ? » S'il restait ici, il perdrait la voie. D'un geste brusque, il donna un coup de coude dans les côtes de son voisin.

Hakim.

Il rêvait qu'il était enfin de retour chez lui, au bidonville de Lagos et que Yasmine lui préparait de bons petits plats. Ses enfants jouaient dans la cuisine, l'aînée revenait de l'école. Un coup lui fit ouvrir les yeux. Furieux de revenir à la réalité, il se tourna vers l'importun et rencontra le regard trop brillant de Karim. Il ne put réprimer un frisson de terreur et l'idée le traversa qu'il le réveillait pour le tuer. Mais l'adolescent se contenta de lui demander d'une voix sourde :

« Es-tu prêt à me suivre ? »

« Où ça ? »

« Dehors, bien sûr, » répliqua Karim d'un ton impatient. Cette fois-ci, Hakim se réveilla tout à fait. Il se mit sur son séant et regarda, non sans une certaine incrédulité, l'ombre de l'enfant qui se découpait dans l'obscurité.

« Qu'est-ce que tu racontes ? Tu ferais mieux de dormir. »

« Je ne veux pas crever dans ce trou à rats ! » s'exclama-t-il en agitant ses chaînes.

« Chut ! Fais pas tant de bruit, tu pourrais réveiller les autres. Personne ne veut mourir ici, qu'est-ce que tu crois ? Un jour, on sortira, sois en certain. »

« Ouais, les pieds devant. »

Hakim secoua la tête et un rayon de lune, se glissant par la lucarne grillagée, vint éclairer le profil de l'adolescent. Ce soir, ce ne serait pas facile de le calmer. Depuis quelques temps, il semblait ruminer des idées extravagantes et ce n'était jamais bon pour le moral. Mais comment demander à un enfant de laisser s'échapper ses plus belles

années dans un cachot aussi pourri que celui-ci ? Il essaya, pourtant.

Communauté des Boueux, retour au présent.

Mein Kopf...{ }

Une sphère de douleur emprisonnée dans un crâne trop étroit.

« *Wie geht es du ?{ " }* » lui demanda une voix lointaine. Il voulut ouvrir les yeux. Un voile noir pesait sur ses paupières. Il lutta contre une vague de panique. Des mains l'empoignèrent et le forcèrent à rester allongé.

« Du calme, ça va passer, » lui promit-on en allemand. Andreas ou Raffael ? Son sang tambourinait contre ses tempes.

« Comment va-t-il ? » demanda la voix inquiète de Gaïl.

« Où sommes-nous ? » lui fit écho le tisserand d'EDen. Au moins Ludwig n'était-il pas le dernier à reprendre conscience. Les mains le lâchèrent et il suivit à l'oreille quelqu'un qui s'éloignait, sans doute pour aider Selim. Ses sens lui revenaient peu à peu : des odeurs de cave ; le contact rugueux d'une natte en plastique.

« ... Une sorte de grenade ? » entendit-il. Sara avait déjà mentionné ce genre d'armes. Elle en faisait elle-même usage, jadis.

Potsdam, vingt-six ans plus tôt.

Il pleuvait encore aujourd'hui. Ça ne s'arrêterait jamais !

Le visage collé à la fenêtre, Ludwig se désolait devant le troupeau de gros nuages noirs qui plombaient le ciel de la ville. Impossible de s'échapper pour aller jouer avec ses camarades. Il supporterait leur dispute jusqu'au bout.

Se détournant de la vue sinistre, le gamin sauta au bas de la chaise et courut jusqu'à la porte. En l'entrouvrant doucement, il put entendre les voix qui criaient au rez-de-chaussée :

« Tu es une irresponsable ! » hurlait son père. « Tu n'as jamais fait le moindre effort pour me comprendre. Tu continues de mener ta chasse aux sorcières sans te soucier des conséquences sur ta famille ! »

Peter ne parlait pas à Sara comme à sa mère, plutôt comme à une sœur. Et pour cause : leur différence d'âge n'était pas très grande. Elle avait eu son fils à dix-neuf ans, d'une passade avec un garde forestier. L'amertume avait en outre vieilli Peter prématurément, tant et si bien que côte à côte, ces deux-là se ressemblaient trop. Ludwig se sentait écartelé entre ces fortes personnalités, mais son admiration allait à sa grand-mère. Son père était un travailleur acharné, qui ne savait plus rêver et redoutait par-dessus tout que les activités clandestines de sa mère ne finissent par ternir une réputation déjà peu reluisante. Quand Sara leur rendait visite, trop souvent ses départs s'annonçaient par ce genre d'altercation. Le garçon se demanda comment y mettre fin. Son

regard parcourut sa chambre d'écolier modèle et s'arrêta sur un dessin qu'il venait de terminer. La veille, *Oma* lui avait lu l'histoire du Fidèle-Jean des frères Grimm. Ça lui avait tellement plu qu'il avait passé une partie de la matinée avec ses crayons. C'était un bon prétexte pour s'immiscer entre les adultes, décida-t-il. Il attrapa son dessin et fila dans le couloir.

Mais sa grand-mère était déjà partie. Dépitée, l'enfant hésita. Sortir sous cette pluie battante lui vaudrait des remontrances sans fin. Mais il avait pris sa décision. Il enfila son imperméable, rabattit l'énorme capuche bleue sur son visage et se précipita à la suite de Sara.

La militante écologiste avançait d'un bon pas et l'enfant ne put la rejoindre qu'au terme d'une course haletante. Il cria son nom, mais elle ne l'entendit qu'une fois qu'il eut dépassé la limite de la rue autorisée par son père.

« Eh ! bien, Tom Pouce, » lui lança-t-elle d'un air moqueur. « Si ton père te voyait ! Qu'as-tu de si important à me dire ? »

« J'ai quelque chose pour toi, *Oma* ! »

« Oui ? » fit sa grand-mère, étonnée. Elle s'avança et le poussa à l'abri d'une devanture de magasin. Ludwig sortit le dessin un peu froissé de sous son imper et le tendit fièrement à la femme interloquée.

« Faut pas en vouloir à *Vati*. Il crie après toi, mais je suis sûr qu'il t'aime bien, » dit-il à toute vitesse, pendant que sa grand-mère admirait le dessin.

« Ne t'inquiète pas pour ça, mon bonhomme. Ton père n'a pas tout à fait tort. Je ne fais pas toujours ce qu'il faut... » Une expression songeuse passa sur les traits de Sara. « Je n'aurais jamais dû lui imposer cette vie. Si j'avais été moins égoïste, jamais je n'aurais eu d'enfant. »

« Mais... ! » s'exclama Ludwig. « Tu ne m'aurais pas connu non plus ! »

« Non et quel dommage, » lui répondit-elle en lui caressant la joue. « Rentre avant qu'il ne découvre ton escapade. »

« *Oma*, » lui lança-t-il avant de lui obéir. « Tu vas encore sauver le monde ? »

Elle lui répondit par un éblouissant sourire.

« Gaïa n'a pas dit son dernier mot, mon garçon. Je vais lui donner un coup de pouce et ensuite, je reviendrai te lire une histoire. »

Il retarda encore son départ en lui faisant promettre d'être prudente.

« File, garnement ! »

Communauté des Boueux, retour au présent.

Ce jour-là, son dessin avait sauvé sa grand-mère. Le rendez-vous auquel elle devait se rendre était un piège de la *Polizei*. Elle était

arrivée en retard, après que le filet se soit refermé sur ses camarades de lutte. *Depuis elle m'appelle son ange gardien, mais c'est elle qui veille sur moi, remplaçant une mère que je n'ai jamais connue.*

Pourquoi ce souvenir lui était-il revenu ? Parce qu'il se retrouvait comme un petit garçon enfermé dans le noir. Ses yeux qui ne voyaient plus le plongeaient dans la terreur. Et *Oma* n'était pas là. *Encore heureux ! Jamais elle n'aurait survécu à cette grenade sensorielle.*

« Tu ne rates rien, » lui jura Heinrich. « Notre prison est un vrai placard. »

« *Ich bin durstig, {}* » se plaignit Heinrich. *Moi aussi j'ai la gorge sèche*, songea Ludwig en passant sa langue sur ses lèvres craquelées.

« C'est un comble, » commenta Raffael. « Il tombe des cordes dehors. »

« Plutôt mal parties, les négociations, » maugréa Andreas. « On n'a même pas eu le temps de se présenter. »

« Ils nous attendaient, » intervint Gaïl. « J'aurais dû vous prévenir. Dans votre transporteur... Je trouvais l'attitude d'un des Boueux curieuse. Il devait savoir qu'on nous tendait un piège. »

« *Paß auf ! {}* On vient ! » les avertit Andreas. Ses deux compagnons aidèrent Ludwig à se mettre debout. Ne montrer aucun signe de faiblesse, surtout. Le médecin se força à braquer son regard dans la direction appropriée. Une fois déverrouillée, la porte s'ouvrit avec un soupir.

Potsdam, trois mois plus tôt.

« Je suis une vieille femme, Ludwig, tout ça ne m'intéresse plus. Courir tous les matins devant les patrouilles de la Milice me paraît dérisoire. Ce n'est pas l'existence que je voulais pour toi, *mein Schutzengel*, » ajouta-t-elle en lui caressant la joue. Les traits tirés de sa grand-mère inquiétaient le médecin. Quelque chose, dans le regard d'Oma, s'était éteint au cours de la nuit. Il prit sa main dans la sienne et tenta de lui offrir son sourire le plus chaleureux.

« C'est juste un petit coup de fatigue. »

La vieille femme secoua la tête.

« Tu sais, les grands-mères ne durent pas éternellement. »

« Toi, si, » lui jura-t-il en déposant un baiser sur son front. Mais l'expression troublée de sa grand-mère ne s'effaça pas.

« Lors de la *Versammlung*, je donnerai ma démission, » lui confia-t-elle. Pour cacher sa surprise, Ludwig entreprit de ranger leurs affaires. Ils devraient avoir quitté leur refuge dans moins d'une heure. Une pièce de sept mètres sur quatre qu'ils avaient partagée cette nuit avec deux couples, dont l'un n'avait pas fait preuve de beaucoup de discrétion. Le médecin n'avait pas pu trouver le sommeil, tant que

leurs rôles avaient duré. Sans doute *Oma* les avait-elle aussi entendus. *Elle a dû encore penser que je gâchais ma vie en la suivant, que moi aussi, je devrais fonder une famille, toutes ces choses qu'elle m'a déjà répétées mille fois. Elle veut se mettre sur la touche pour me laisser vivre. Mais elle ne comprend pas. Tout le monde n'est pas fait pour ça. Depuis la nuit des temps, certains membres d'une tribu se vouent au bien commun. Les prêtres, les guérisseurs, les devins trop accaparés par leur tâche, choisissent le célibat. J'en fais sans doute partie. Ça n'a pas d'importance. Je peux être heureux comme ça aussi.* Il y avait pourtant des regrets dans cette pensée. Ce matin, quand le couple était parti, il avait croisé le regard de la femme, blonde et bouclée. Ça lui avait fait mal durant quelques secondes. Puis *Oma* avait toussé et il s'était précipité à son chevet.

Potsdam avait bien changé depuis son enfance. Il leur arrivait parfois, dans leur errance sans fin, de passer devant l'immeuble où Ludwig avait grandi. Abandonné car trop à découvert, il n'en subsistait plus désormais que des murs vides et lugubres.

La réunion devait se tenir à *Friedenskirche*. L'église encore debout pouvait accueillir la plupart des représentants syndicaux. En fait de syndicats, ceux-ci n'avaient plus rien à voir avec le monde du travail. Ces structures garantissaient à leurs membres un gîte et le couvert pour chaque nuit, une représentation dans les querelles qui pouvaient les opposer à d'autres exodés, etc... Ils avaient remplacé l'État, défaillant de toutes les manières possibles. Cela les rendait très puissants et leurs dirigeants jouaient les petits barons à la moindre occasion. Tous sauf... Sara. Doyenne et figure de proue, elle imposait le respect où qu'elle aille. Comment l'annonce de sa démission serait-elle reçue ? Elle paraissait sereine, ce qui n'avait rien d'étonnant : il ne l'avait jamais vue plus déterminée que devant des foules.

« Ta grand-mère est une espèce de Vierge Marie croisée avec une rock star, » lui avait un jour dit son ami Andreas. Quand Ludwig l'avait répété à Sara, la matriarche avait éclaté de rire.

« Tu lui diras que la Vierge Marie se réveille avec des rhumatismes et qu'elle claque des dents comme tout le monde dans ce froid. Vous avez de drôles d'idées, vous les jeunes. »

Derrière la modestie d'*Oma* se cachait une véritable douleur. Ce qu'elle avait dû faire pour défendre sa cause pesait sur les épaules de la vieille femme et la hantait dans ses cauchemars.

Friedenskirche résonnait d'un brouhaha assourdissant. Les *Gewerkschaften* ne s'étaient pas réunis depuis deux mois et de nombreuses affaires restaient à traiter. Le délai s'expliquait par la pression que la Milice mettait sur les exodés. PPV rêvait de grand nettoyage dans le secteur. Les groupuscules qui lui tiraient dans les pattes à la moindre occasion, se retirant ensuite dans la Zone,

devenaient plus gênants que des moustiques zézayant à ses oreilles. Ludwig et sa grand-mère rejoignirent les membres de leur syndicat assis près d'un drapeau vert. Andreas, Raffael, Heinrich, mais d'autres aussi qui ne les avaient pas vus depuis des semaines, les saluèrent avec soulagement. Pour des raisons de sécurité, Sara préférait éviter de rester avec les siens. Elle se savait activement recherchée par les *Crabes* et se déplaçait comme un électron libre pour ne pas attirer l'attention sur un groupe en particulier.

« Quand on aura terminé ça, il faudra que je vous parle, » leur confia Heinrich avec une lueur insolite dans les yeux. Ce grand gaillard brun avait de l'or dans les doigts. Il pouvait transformer un morceau de métal en charpente, une bâche en abri, un circuit intégré en appareil de détection.

La réunion ne traîna pas en longueur. Demeurer dans l'église sans motif aurait représenté un trop grand risque. À tous moments, la Milice pouvait leur tomber dessus. Les représentants réglèrent très vite les affaires courantes : mariages, reconnaissances de dettes, adoptions. Puis ils annoncèrent l'ouverture de nouveaux abris à leurs membres, les conditions d'accès pour les autres syndicats. Ludwig écoutait à peine. Son regard se perdait dans les mosaïques italiennes du XIII^{ème} siècle. Il les associait toujours au dernier souvenir qu'il gardait de sa mère. Elle le tenait par la main et ils marchaient dans les allées silencieuses. Il la prenait encore pour un ange, à l'époque.

Il traîna des pieds pour ressortir et rejoindre Heinrich, Raffael et Andreas devant leur transporteur, un engin aussi rare que précieux. Le plus jeune des trois comparses leur annonça, avec excitation :

« Je viens de capter un message sur ma radio longue portée. La qualité n'est pas terrible, il a transité par plusieurs relais avant de nous parvenir. Et c'est en Français, je crois. » Il se tourna vers Sara. « Pourriez-vous me le traduire ? »

La vieille femme, soulagée d'échapper aux regards qui la fixaient depuis qu'elle avait annoncé sa démission, se glissa dans le transporteur avec Heinrich.

« Il est excité comme une puce depuis qu'il a capté ça hier soir, » confia Andreas avant d'ajouter : « Je ne vois pas pourquoi c'est si incroyable. »

« Il y a de fortes chances pour que des exodés aient émis ce message. Les intradés ne se servent plus du réseau terrestre. Jamais auparavant nous n'avions eu de contact avec les communautés d'outre-Rhin, » lui rappela Raffael. « S'organiser nous permettrait peut-être de sortir de la crise. On ne peut pas continuer à jouer au chat et à la souris avec les *Crabes*. »

« Et on irait chercher des alliés jusqu'en France ? » s'exclama son compagnon. Celui-ci haussa les épaules :

« Si c'est nécessaire, pourquoi pas ? Au passage, on pourra rallier d'autres exodés et développer des relations commerciales. »

« Quelle vision ambitieuse, » releva Ludwig. « Et tout ça pour un appel radio ? »

« S'ils ont la radio, on peut espérer que ces gens possèdent aussi une technologie qui nous sera utile. On manque de pièces de rechanges, de vivres et surtout... d'idées pour s'en sortir. On ne va pas continuer à crever dans la boue pendant que PPV et ses sbires se gavent sous les Dômes. »

Heinrich et Sara sortirent du transporteur. En croisant le regard de sa grand-mère, le médecin comprit qu'il se passait quelque chose d'extraordinaire. La vieille femme le prit par le bras et lui souffla à l'oreille avec un air de petite fille extasiée :

« Ça vient de l'EDo parisien. Des exodés réclament de l'aide. »

« Paris ? Mais c'est si loin, *Oma* ! » s'exclama son petit-fils d'un air effaré.

« *Dem Mütigen gehört die Welt,*{1} » rétorqua Sara en utilisant sa devise. Sa lassitude, ses doutes avaient disparu.

Communauté des Boueux, retour au présent.

L'air dans la cellule s'était figé. *Incroyable comme on devient sensible à des détails, une fois privé de sa vue*, songea Ludwig. Il percevait la présence de ses geôliers, devant lui, un peu sur sa gauche et tâchait de les fixer pour qu'ils ne se rendent pas compte de sa cécité.

« Qui vous envoie ? » demanda une voix abrupte. Elle résonnait d'un léger accent qu'il n'arrivait pas à identifier.

« Nous sommes une délégation de paix, » affirma Selim. « Les Boueux qui nous accompagnaient nous ont dit que des gens étaient malades ici. Nous escortons un médecin. »

Ludwig perçut la brûlure d'un regard sur son front. Il redressa la tête et s'avança d'un pas. Mais l'autre ne lui laissa pas le temps de parler :

« Vous êtes des espions ! »

« Pas du tout ! » s'exclama encore le tisserand. « Notre communauté, EDen, est pacifique. Nous cherchions juste à... »

« Pourquoi ne parlent-ils pas, eux ? »

« Ils sont Allemands. Ils comprennent notre langue, mais ne la parlent pas très bien, » expliqua le représentant d'EDen.

« Et la fille ? »

« J'attendais que nous soyons présentés, » répondit la jeune femme avec assurance.

« Votre histoire n'a aucun sens ! »

« Non ! Attendez ! Qu'est-ce que vous faites ? »

Ludwig fut bousculé et ne dut qu'à la chance de ne pas tomber.

S'ensuivirent des bruits de lutte, des vociférations et les protestations de Gaïl. Le calme revint tout à coup. Le médecin entendit :

« Ils l'ont emmenée. »

« J'aurais dû parler, expliquer notre présence, détourner leur attention sur moi, » se reprocha Ludwig avec consternation.

« Ça n'aurait rien changé, » lui répondit Heinrich. « Tu avais raison, tout à l'heure, Andreas. Très mal parties, ces négociations. »

Le Dôme, retour au présent.

*A kiss on the hand may be quite continental
But diamonds are a girl's best friend
A kiss may be grand, but it won't pay the rental
On your humble flat, or help you at the automat*

Une voix sensuelle roucoulant dans le micro, une somptueuse chevelure platine, une silhouette moulée dans un fourreau de lamé rouge étincelant sous les projecteurs... L'illusion était presque parfaite. Chaque soir, l'ancienne star revivait sur la scène du cabaret, par la grâce de ProsPectiVe.

*Men grow cold as girls grow old
And we all lose our charms in the end
But square-cut or pear-shaped
These rocks don't lose their shape
Diamonds are a girl's best friend{**}*

Il suffisait de si peu : quelques extraits de vieux succès interprétés de façon suggestive, quelques œillades brûlantes, quelques roulements de hanches. Toute la salle était déjà harponnée, tous ces mâles bavant commençaient à se sentir à l'étroit dans leurs pantalons. Mais un seul l'intéressait. La proie désignée avait été repérée, les clins d'œil lui étaient destinés. À la fin du show, il lui suffirait de venir s'installer à sa table et de commander du champagne. L'inédit renâclerait peut-être à la dépense mais ne dirait pas non, trop heureux d'avoir été élu et de sentir la jalousie de ses voisins.

*If I invite a boy some night
To dine on my fine food and haddie
I just adore, his asking for more
But my heart belongs to Daddy*

Ensuite... le scénario n'avait que peu de variantes : une chambre d'hôtel si la proie était mariée, son domicile si elle ne l'était pas. Jouer

des soupirs de plaisir aux bons moments, savoir ouvrir de grands yeux innocents et admiratifs. Et surtout savoir quand et comment poser les bonnes questions pour n'éveiller aucun soupçon. Il ne lui restait plus ensuite qu'à faire son rapport au patron du cabaret. Ce à quoi servaient ensuite tous les renseignements soutirés à ses proies, ce n'était plus son affaire.

*Yes, my heart belongs to Daddy
So I simply couldn't be bad
Yes, my heart belongs to Daddy{ }*

Un des instants-clés du numéro, judicieusement mis à profit pour s'approcher du bord de la scène et se pencher vers le public en susurrant "*Da da da, da da da, da da daaad...*". Imparable pour achever ceux qui ne l'étaient pas déjà. Chaque geste, chaque battement de cils, tout avait été minutieusement étudié pour produire un effet maximum. On lui avait tout enseigné de façon à ne jamais commettre aucune erreur.

*I wanna be loved by you
Just you and nobody else but you
I wanna be loved by you alone
Pooh pooh bee doo !*

Ça c'était le coup de grâce. "*Mets-y du sexe, un max de sexe !*" ne cessait de lui répéter le régisseur "*Fais-les jouir dans leurs frocs !*" Et en effet, ils hurlaient comme des bêtes en rut, à se demander s'ils n'allaient pas se ruer sur scène. C'était une de ses plus grandes craintes. En gérer un, c'était aisé. Mais toute une bande...

*I couldn't aspire
To anything higher
Than to fill the desire
To make you my own
Paah-dum paah-dum doo bee dum, pooh !*

Tiens, le patron lui faisait signe des coulisses, lui enjoignant de le rejoindre à la fin du numéro. Voilà qui était des plus inhabituels. D'ordinaire, il n'intervenait plus après lui avoir indiqué sa cible, lui laissant carte blanche pour agir et se contentant d'attendre son retour le lendemain matin. Y avait-il un changement de programme ?

*I wanna be loved by you
Just you and nobody else but you*

*I wanna be loved by you alone
Paah-deeedle-eeeedle-eeeedle-eedum
Poo pooo beee dooh !{~}*

Le grand final ! Derniers battements de ses longs faux-cils noirs, dernières ondulations scintillantes. Une profonde révérence sous les acclamations du public survolté. Un ultime sourire « *à faire bander un eunuque* » selon le langage fleuri du régisseur. Puis le noir total et le retour dans les coulisses. Le patron semblait curieusement nerveux, agité.

« Viens ! Quelqu'un veut te voir. »

« Mais... » Sa main blanche et fine, soigneusement manucurée, pointa en direction de la salle où la proie savamment allumée devait bouillir d'impatience. « Je dois rejoindre le conseiller... »

« Oublie-le ! On a un client plus important ! » Haussement d'épaules dédaigneux. « Je vais lui envoyer Gina pour le consoler. Et s'il râle, je lui offrirai le champagne gratis. »

Il n'y avait rien à répliquer, juste obéir, comme toujours. L'inédit l'entraîna dans l'escalier, ouvrit d'une main fébrile la porte de son bureau.

« Entre ! » Il referma la porte et s'inclina. « Désolé de vous avoir fait attendre. Voici Gil. »

V

Afrique, quatre ans avant la Grande Défluviation. Afdal.

La femme en blanc poussait des hurlements : du sang dégoulinait sur ses yeux et maculait sa robe. Personne ne la ferait donc taire ? Devant lui se déroulait un ballet déroutant de corps jonchant le sol, de silhouettes se précipitant vers les issues, de tissus colorés déchiquetés sur des entrailles, le tout enveloppé d'une fumée qui lui irritait la gorge. Une idée le saisit : et si ses petits copains avaient décidé de se débarrasser de lui dans le massacre ? Quelques jours plutôt, il s'était encore accroché avec l'un de ces fous fanatiques... Après tout, ils pouvaient faire d'une pierre deux coups. Furieux, il se leva d'un bond parmi l'amas de corps derrière lequel il s'était réfugié. Son désir d'assister de près au spectacle avait failli lui coûter très cher..., trop cher. La femme en blanc s'était effondrée. Elle tenait sur ses genoux la face déchiquetée d'un vieux grincheux qui accompagnait le Président du Mozambique. Parmi les victimes, on comptait nombre de chefs d'État qui, quelques minutes plutôt, discutaient en sirotant de la difficile conjoncture que leur imposaient les grandes filiales américaines. L'Angola, le Cameroun, le Bénin, le Togo, la Côte d'Ivoire, la Sierra Leone venaient de perdre d'un seul coup des dictateurs, des présidents, des chefs de tribus, des roitelets qui avaient eu le malheur de vouloir s'octroyer quelques jours de vacances en se rendant au sommet de l'O.U.A. Pas de chance, vraiment ! Il réprima un rire énorme qui lui chatouillait la gorge – à moins que ce ne fût la fumée – et enjamba le corps prostré de la femme en blanc et celui roide du vieux grincheux.

Dehors régnait la panique. Le directeur de l'hôtel avait été crucifié sur la porte de l'ascenseur – du moins cette bande de chacals avait-elle rempli cette part du contrat, mais par pure jouissance personnelle. Les policiers étaient débordés... autant que les gardes du corps des hautes personnalités coincées comme des fennecs dans un terrier enfumé. La déflagration avait fait des dégâts énormes, réduisant à néant la verrière d'où s'échappaient à présent une nuée d'oiseaux multicolores emportant vers le ciel les âmes de tous ces prestigieux hommes d'état. Une image qui aurait sûrement plu aux reporters s'agitant déjà à la limite du cordon organisé par les forces de l'ordre. Il ne s'en étonnait pas : il avait averti, de façon tout à fait anonyme, une heure plus tôt, la plupart des quotidiens de la ville qu'un attentat aurait lieu aujourd'hui.

Communauté des Boueux, retour au présent.

Selim avait cru entendre un bruit. Autour de lui, les Allemands dormaient encore. Le médecin devait faire un cauchemar, il maugréait des paroles incompréhensibles. Ses os lui faisaient un mal de chien. Son lit lui manquait. Meryem aussi. La reverrait-il un jour ? Depuis que les terroristes avaient emmené Gaïl, il en doutait. Quatre heures. Que lui faisaient-ils subir ? La torturaient-ils pour lui soutirer des informations ? Découvraient-ils qu'elle était une clone ? Ils l'avaient emmenée comme un paquet de linge sale. Selim soupira. *Gabriel les tuera s'ils touchent à un seul cheveu de sa tête.* Mais le GeM était loin, ignorant leur situation. *Il aurait dû venir à notre place, tout aurait été réglé.* Le clone pouvait se glisser dans les endroits les plus incroyables, passer inaperçu. Et surtout... il savait se battre. Selim n'avait jamais fait de mal à personne. Même pour défendre sa vie, il n'était pas certain de pouvoir user de violence.

Pourquoi s'était-il embarqué dans cette histoire ? Parce qu'au conseil, quand Gabriel avait annoncé sa décision de ne pas secourir les Boueux, il s'était senti vexé. Ludwig, lui, avait bondi pour proposer son aide aux Boueux consternés. Un médecin pouvait toujours être utile. Un tisserand... beaucoup moins. À ceci près qu'il était musulman.

La Nouvelle Armée Secrète Islamiste faisait parler d'elle depuis longtemps. Bien avant que l'Afrique soit ravagée par le Cataclysme, son nom flottait sur toutes les lèvres. Les terroristes islamistes s'organisaient en réseaux successifs pour ébranler les grandes puissances au sein desquelles les réactions demeuraient immuables : amalgames et pogroms, tensions et dénonciations. Selim avait grandi et vu grandir ses enfants dans cette atmosphère délétère. Il avait appris à s'en accommoder, sans jamais l'accepter.

Le bruit se répétait, de plus en plus proche. Lorsque la porte se déverrouilla, les trois Allemands se redressèrent. Il y eut le bruit sourd d'une masse qui s'écroulait sur le sol et la porte se referma.

Selim se précipita en en tâtonnant :

« C'est Gaïl. Je crois... qu'ils l'ont tabassée. »

Andreas et Raffael l'aidèrent à porter la jeune femme près de la fenêtre, afin qu'ils puissent examiner ses blessures. Elle portait des traces de coups au visage et hoqueta quand ils examinèrent ses côtes.

« *Was können wir machen*{ } ? » demanda Heinrich en se tournant vers le médecin qui leur prodigua quelques conseils pour soigner la GeM.

« C'est horrible, » maugréa Selim. « Quand Gabriel saura ça... »

« Comment voulez-vous qu'il le sache ? » le coupa Ludwig avec brutalité.

« Quand ils ne nous verront pas revenir à EDen... »

« Nous serons sans doute morts d'ici-là. »

EDen, 7 ans plus tôt.

« Dieu envoya Gabriel avec l'ordre de se faire connaître à Mohammed, et de lui porter sa mission prophétique et la sourate du Coran appelée Iqra, qui fut la première que Mohammed reçut de lui. Gabriel descendit du ciel et trouva Mohammed sur le mont Hira. Il se montra à lui et lui dit : "Salut à toi, ô Mohammed, apôtre de Dieu !" Mohammed fut épouvanté. Il se leva, pensant qu'il était devenu fou. Il se dirigea vers le sommet pour se tuer en se précipitant du haut de la montagne. Gabriel le prit entre ses deux ailes, de façon qu'il ne pût ni avancer, ni reculer. »

Selim reposa le livre sur la pile où il l'avait trouvé et se tourna vers Tasha Hélénus.

« Vous avez une bibliothèque surprenante. »

Un sourire passa dans les yeux gris de la doctoresse.

« Pour tout vous dire, ce n'est pas moi qui ai réuni ces livres, mais un ami qui voudrait vous rencontrer. Il m'a demandé de jouer les intermédiaires, car il ne sait pas trop comment vous aborder. »

« Je suis quelqu'un de simple, » assura le tisserand.

« Vous n'êtes pas chez nous depuis longtemps, vous ne connaissez pas toute l'histoire d'EDen. Cette communauté abrite un hôte... un peu particulier. C'est un clone en fuite qui évite de se montrer aux inédits et aux nouveaux venus en règle générale. Cependant, il voudrait faire une exception avec vous. Vous êtes... le premier musulman que nous accueillons à EDen et cela a éveillé sa curiosité quand je lui ai parlé de votre épouse et de vous. »

« Pourquoi prenez-vous autant de précaution, Tasha ? » s'étonna Selim. Il se trouvait à EDen depuis peu, en effet. Il avait espéré qu'on y soignerait son dernier fils, mais celui-ci était mort de fièvre. À la fois pour rester près de sa tombe et mettre fin à une longue errance, le tisserand et sa femme Meryem avaient décidé de rester, d'autant qu'on ne manquait ici ni de ressources ni de travail. Durant ces quelques mois, il avait cru se faire une idée assez précise sur la doctoresse, mais les mystères de ce soir l'intriguaient au plus haut point, même s'il avait entendu des rumeurs à propos du fameux « ami » dont parlait Tasha. On murmurait toujours son nom avec une sorte de crainte religieuse, au point que Selim se demandait s'il s'agissait d'un être réel ou d'un mythe. Mais les descriptions de cet hôte nocturne restaient si fantaisistes que le tisserand avait préféré ne pas s'en soucier davantage.

« Est-il si laid qu'on le dit ? » demanda-t-il à brûle-pourpoint.

Une expression navrée se peignit sur les traits de Tasha. Elle

détourna les yeux et parut un instant hésiter entre partir ou insister pour exaucer le vœu de celui qui l'envoyait.

« Il peut faire peur, au premier abord, bien sûr. Mais quand on apprend à le connaître, on arrive à oublier sa différence. Il est incroyablement brillant, Selim. Curieux de tout, il reste mon meilleur élève. Quand il a trouvé cette anthologie de chroniques arabes, il m'a posé mille questions sur l'Islam. Je n'ai pas pu lui répondre, mais j'espérais que vous sauriez... faire un effort pour apprendre à le connaître et... discuter avec lui pour vous faire votre propre opinion. C'est important. Je ne veux plus que Gabriel reste autant à l'écart de la communauté. Celle-ci s'agrandit chaque jour davantage, mais le repousse lui aussi un peu plus. Il a sa place parmi nous, croyez-moi... »

« Je suis surtout surpris que vous vouliez autant me convaincre moi, alors que je tiens une place si insignifiante ici. »

« Vous êtes le second artisan que nous accueillons et votre place est loin d'être insignifiante. Je compte même sur vous pour faire encore prospérer EDen. Mais si je veux autant vous convaincre, c'est avant tout parce que... j'ai pensé... que plus que quiconque, vous comprendriez ce qu'il ressent. Isolé des autres et considéré uniquement d'après son apparence ou ses origines...

« Il a de la chance... » murmura le tisserand.

« Pardon ? » fit Tasha, étonnée.

« De vous avoir pour amie, je veux dire. Eh ! bien soit, je suis impatient de faire sa connaissance. »

« Tant mieux, » soupira-t-elle avec soulagement. À peine eut-elle dit ses mots qu'une ombre se matérialisa près d'elle. Les rumeurs avaient raison, il était gigantesque. Comment Selim avait-il fait pour ne pas le voir plus tôt ?

Communauté des Boueux, retour au présent.

Selim cilla quand un rayon de soleil pénétra dans la cellule et vint lui chatouiller le visage. Un des trois terroristes venus la veille se trouvait dans la cellule. Il regardait les otages endormis d'un air indéfinissable. Le soldat de la NASI s'approcha de lui et lorsqu'il se pencha, le tisserand ne put réprimer un mouvement de recul. L'homme lui tendait quelque chose : du pain ? Une écuelle ? Un peu ébahi, Selim mit un moment à réagir. Avec impatience, l'homme posa la nourriture sur ses genoux.

« D'abord vous nous torturez, ensuite, vous nous nourrissez. »

Les reproches dans les yeux du terroriste lui firent regretter son commentaire.

« Je m'appelle Hakim, » murmura le soldat de la NASI. « Afdal pense que vous mentez. Il ne vous épargnera aucune souffrance, tant

qu'il n'en aura pas le cœur net. Et il est très suspicieux. »

« Pourquoi la fille en premier ? »

Le terroriste jeta un bref coup d'œil à Gaïl endormie.

« Parce que c'était le choix le plus injuste, » soupira-t-il. Voyant une brèche dans l'attitude de son geôlier, Selim s'y engouffra :

« Vous ne l'approuvez pas. »

L'autre sursauta et le foudroya du regard.

« Afdal est notre chef. »

« Mais ce qu'il fait est absurde, vous vous en rendez bien compte ! »

Réveillés, les Allemands levèrent la tête. Hakim recula vers la porte restée ouverte. Le tisserand crut qu'il allait partir sans demander son reste, au lieu de quoi il disparut un instant et revint avec un repas pour chacun. Le soldat de la NASI resta jusqu'à ce qu'ils aient fini, et tout ce temps Selim se demanda comment le convaincre de basculer dans leur camp. Une fois que Hakim eut ramassé les écuelles, le tisserand se leva.

« Je vous accompagne. Emmenez-moi voir Afdal, je veux lui parler. »

Hakim parut effaré. Pendant un instant, Selim redouta d'être allé trop loin, trop vite. Mais finalement, il lui fit signe de le suivre. Afin de montrer sa bonne volonté, Selim le suivit sans jeter un regard à droite ou à gauche, malgré la tentation. Il entendit pourtant des toussotements, perçut des silhouettes à la limite de son champ de vision. Dans quel état se trouvaient les Boueux ? Comment quelques hommes réussissaient-ils à instaurer une terreur assez forte pour maintenir toute une communauté sous leur joug ? Ceux qui leur avaient demandé de l'aide à EDen ne leur avaient parlé que de quelques personnes, mais ils n'étaient pas vraiment fiables. Ils se doutaient qu'un piège attendait la délégation qu'ils ramèneraient, ce pourquoi ils avaient demandé Gabriel en espérant que ce dernier massacrerait les terroristes. Une ambassade pacifique n'avait aucun intérêt pour eux... sinon amener de nouveaux otages et finalement pousser le GeM réticent à intervenir. *Si c'est ça, c'est vraiment machiavélique*, s'insurgea le tisserand. Hakim venait de s'arrêter devant une porte et y frappa une série de coups, sans doute un code. Le battant s'ouvrit, le soldat de la NASI entra et, avant de le suivre, Selim croisa le regard d'un homme plus jeune alors que Hakim devait avoir la soixantaine. *Un vieux guerrier fatigué, qui en a peut-être trop vu et qu'un rien suffirait à faire renoncer au combat.*

Afdal l'attendait dans un cadre austère, qui tenait de la cellule monacale et du blockhaus. Aménagé dans un coin, un lieu de prière. Juste à côté, une simple paille pour dormir, dont Selim se dit que le terroriste ne se servait pas. *C'est un décor, destiné à impressionner*

ses prisonniers, rien de plus. L'homme, qui regardait par la fenêtre, se tourna vers le tisserand, un sourire méprisant étirant ses lèvres fines. Il aboya en direction de Hakim :

« Pourquoi n'est-il pas entravé ? »

Très calmement, son comparse répondit :

« Ce n'était pas nécessaire. »

Une lueur dangereuse s'alluma dans le regard du terroriste mais Hakim demeura impassible et sortit. Le troisième comparse, en revanche, s'installa devant la porte, bras croisés sur la poitrine. Une machine à tuer, réalisa Selim avec un frisson.

« Vous êtes décidé à parler ? »

« Depuis le début, nous ne vous disons que la vérité. »

« Les Boueux qui vous accompagnaient n'ont pas donné la même version. Selon eux, vous êtes une avant-garde. Un homme doit venir, m'ont-ils dit, que je devrais craindre. Un homme... plutôt un *djinn*, une créature des enfers sorti des marmites des Infidèles. »

On croirait entendre Frère Wenceslas, réalisa le tisserand avec effarement. On aurait donné une arme au moine, aurait-il fait autant de dégâts ?

EDen, 4 ans plus tôt.

« J'ai rencontré ces moines en explorant un bâtiment où je pensais trouver des livres, » expliquait Gabriel à Tasha et Selim qui le suivaient. « Je leur ai dit d'attendre à l'entrée de la communauté. Je ne pouvais pas les laisser là-bas. J'ai dû intervenir quand Géryon et sa bande les ont attaqués. »

« Des moines... Il ne manquait que ça à notre collection, » grommela la doctoresse.

« Ce sont des Franciscains, » poursuivit le GeM. « Frère Wenceslas, leur supérieur, peut se montrer charmant, comme vous le constaterez, » précisa-t-il d'un ton plein d'ironie. « Quand il s'adresse à moi, ses phrases se terminent toujours par « démon », « créature de l'enfer » et... « Golem ». »

« L'imbécile, » siffla Tasha entre ses dents. « Je le déteste déjà. »

Les moines s'étaient abrités dans la communauté, mais n'avaient pas bougé de l'endroit où Gabriel les avait laissés. Selim était assez curieux. Les ordres monacaux constituaient à ses yeux une survivance de temps révolus. Il n'avait d'ailleurs jamais compris leur fonctionnement, ni les raisons qui poussaient leurs membres à accepter des conditions de vie aussi drastiques. Complètement à l'opposé du « Croissez et multipliez » qu'il avait pourtant lu dans la Bible. À leur arrivée, un homme aussi grand que sec, au regard trop brillant, se redressa. Son attitude hérissa immédiatement le tisserand. Il écouta à peine la conversation qui s'engagea entre le Franciscain et

la doctoresse, et rejoignit Gabriel. Le clone, en le voyant approcher, sortit de sa besace un livre qu'il lui tendit. Le tisserand n'en crut pas ses yeux. Les poèmes de Majnûn Layla ! Ouvrant le livre au hasard, comme le GeM le lui avait appris, Selim lut :

Je connais mille routes, mille endroits,
Mais sans cœur il n'y a nulle part où aller.

« Je me suis dit que ça vous plairait, » dit Gabriel avec son étrange sourire. Le tisserand ne put que hocher la tête.

Pendant ce temps, la conversation s'envenimait entre Frère Wenceslas et Tasha. Des mots comme « hérétiques » et « blasphémateurs » jaillissaient de la bouche du moine qui ne supportait pas l'aplomb de la doctoresse.

« C'est stupide, » commenta Gabriel. « Aucune de vos religions ne peut apporter de preuves tangibles que son Dieu existe. Ils n'ont eu affaire qu'à des intermédiaires, des prophètes qui eux-mêmes entendaient des voix. Si vous avez tous tort, quel beau gâchis. Tout ce temps passé à se quereller et à s'entretuer pour rien. »

Il finit par aller s'interposer entre les deux adversaires. Frère Wenceslas fulminait mais, en vertu du Code, Tasha lui offrit l'hospitalité. Durant tout le trajet de retour, Gabriel prit bien soin de se placer entre eux, détournant sur lui l'aigreur du Franciscain, acceptant sans broncher ses remontrances et ses commentaires acerbes. Peut-être espérait-il que son réservoir de venin finirait par se vider.

Communauté des Boueux, retour au présent.

Cette rage en eux, celle de vouloir avoir raison à tout prix, n'a-t-elle pas de fin ? Suis-je un mauvais croyant parce que je tolère que mon voisin prie un Père quand moi je dis Allah ? Irais-je brûler en enfer pour avoir serré sa main, partagé son pain ?

Afdal le força à s'asseoir sur une chaise inconfortable et tachée de sang. Il regarda le terroriste droit dans les yeux. *Qu'est-ce qui nous sépare ? À peine quelques années et cette lutte insensée qu'il a voulu incarner.* Il essayait de trouver une brèche, un angle d'attaque. Cet homme ne l'avait pourtant pas (encore) touché, mais tout lui criait qu'il allait l'agresser.

« Ces pauvres gens n'ont rien à voir dans votre guerre. Ils ne font que survivre ici. Les Dômes sont tout autant une menace pour eux. Ils détestent les *Crabes*, comme vous, mais... »

Une gifle monumentale le renversa de sa chaise. Il heurta lourdement le sol et crut que tous ses os allaient se briser en même temps.

« T'ai-je autorisé à parler ? »

Choqué, Selim tenta de se relever, mais Afdal lui décocha un violent coup de pied dans l'estomac. Le souffle coupé par la douleur, le tisserand cracha du sang sur le sol poussiéreux.

« Tu n'es pas un vrai croyant ! » lança-t-il par pure provocation. « Tu frappes un autre musulman et tu le traites comme un chien ! »

Le coup suivant ne manqua pas de venir. Selim regardait l'homme le rouer avec un détachement curieux. Une marmite de haine agitée de soubresauts, sans aucune ambition, aucune véritable cause, juste celle de faire le plus de mal possible, de se venger sans doute d'un drame personnel. *La compassion fait le vrai croyant*, eut-il le temps de penser avant de sombrer dans l'inconscience.

« Vous êtes content de vous ? » le rabroua Ludwig à son réveil. Le médecin allemand avait retrouvé l'usage de ses yeux et son inquiétude autant que sa mauvaise humeur lui rappela Tasha. « Quelle idée vous a pris d'aller voir cet homme tout seul ? » maugréa-t-il. « Comme s'il allait vous réserver un autre traitement qu'à la GeM ! »

« Comment va-t-elle ? » réagit le tisserand en voulant se redresser. Mais l'Allemand l'en empêcha.

« Elle dort encore. Ça vaut sans doute mieux. Vous avez pu voir quelque chose, dehors ? »

« Juste de la terreur. Les gens n'osent pas parler. Les terroristes sont peu nombreux, mais armés, entraînés, rompus à distiller la peur autour d'eux. Les autres en face ne sont peut-être pas vaillants non plus. Et que dire de ceux qui nous ont trahis ? »

« Je ne comprends pas pourquoi ils ont fait ça. »

« C'est évident : pour forcer la main à Gabriel. Nous ne les intéressions pas, ils voulaient un tueur dès le début. Ils ont dû manigancer ça entre eux et envoyer je ne sais comment un signal à leur communauté pour nous piéger. En tant qu'otages, nous sommes inestimables. »

« Soit, mais quelque chose cloche dans leur plan. Gabriel a un plâtre et il ne pourra pas l'enlever avant encore une semaine. Je le vois mal crapahuter jusqu'ici pour nous secourir. »

« C'est que vous ne le connaissez pas encore. »

Vingt-quatre heures plus tard, Selim avançait en traînant ses pieds enchaînés derrière ses camarades. Il marchait sous le regard silencieux des Boueux qui n'esquissaient pas le moindre geste vers eux. Pourtant, ils n'ignoraient pas leur sort.

On allait les exécuter.

Hakim leur avait annoncé la nouvelle quelques instants plus tôt, en leur apportant leur dernier repas. Dans une ultime tentative, Selim avait voulu le convaincre :

« Nous sommes innocents. Ne le laissez pas nous assassiner. Vous voyez bien qu'il a perdu la raison ! »

Mais le terroriste avait secoué la tête. Il avait fait la même chose la veille, en venant chercher Andreas qu'Afdal avait torturé jusqu'au milieu de la nuit. Lui et Gaïl étaient en queue de la sinistre colonne et faisaient trébucher leurs compagnons, quand ils s'écroulaient sur le sol.

« Je ne ferai jamais rien contre Afdal, » lui avait assuré Hakim. Je lui dois tout. Il m'a donné des armes pour combattre les assassins de ma famille. Il m'a donné une raison de me battre, de survivre et d'avancer, quand tout m'invitait à mourir. J'étais un fugitif, il m'a offert un toit. J'étais un mendiant, il m'a donné du pain. »

« Achetant ainsi votre conscience ? » avait relevé le tisserand, mais toujours en vain.

Afdal les attendait au bord de la Seine, sur une ancienne plateforme de chargement remise à flots et encombrés de fûts rouillés remplis de la fameuse substance qu'il avait fait fabriquer aux Boueux pendant deux semaines. Son plan était prêt, mais il avait besoin, pour le lancer, d'une mise en scène à sa mesure. Un public forcé attendait sur des gradins dépareillés et tordus. Selim balaya cette foule du regard avec un relent d'espoir mais Ludwig se pencha vers lui et murmura :

« Ils tremblent trop pour nous être utiles. Nous pensions les sauver et ils vont nous regarder mourir. »

On les fit s'agenouiller dans la boue glacée. Quatre terroristes firent alors leur entrée avec des sabres. Le tisserand, les yeux écarquillés en réalisant qu'on allait leur trancher la tête, additionnait mécaniquement : neuf, ils étaient au moins neuf. Combien d'autres gardaient la communauté pour s'assurer que les moutons resteraient sages pendant que coulerait le sang ? Afdal se planta devant les otages.

« On dirait que le *djinn* ne vient pas. Pourtant, je lui ai lancé une invitation qu'il ne pouvait refuser. » Il balaya la foule d'un geste : « Ils ne méritent pas votre mort et pourtant, ils vont y assister. Je verserai ensuite le poison dans le fleuve afin de contaminer la région sur des kilomètres. Les intradés ne pourront plus puiser dans cette fange pour commettre leurs crimes.

« Vous êtes malade, » cracha Ludwig avec tout son mépris. « Le Dôme parisien se passera sans problème de la Zone. Il peut vivre en autarcie totale, pour son approvisionnement en eau comme pour le reste, pendant des mois. Vous allez tuer des centaines d'innocents pour rien. »

« Comment peux-tu savoir toutes ces choses, si tu n'es pas un espion ? » rétorqua Afdal en toisant l'Allemand.

« J'ai une tête et je m'en sers ! » rétorqua ce dernier. « La NASI n'a

jamais frappé que pour impressionner les foules, sans jamais réussir à ébranler PPV, les Dômes ou les gouvernements survivants. À part faire la une des journaux, vous ne faites qu'accabler davantage des populations qui le sont suffisamment. Vos victimes sont vos semblables : misérables, abandonnés, enragés. Mais leur rage leur sert à bâtir quand vous exterminatez. Ce sont encore des innocents qu'on accablait pour vos crimes. Ceux qui ne seront pas morts dans votre folie seront traqués. C'est ça que vous voulez ? » hurla-t-il aux Boueux. Un murmure parcourut la foule, qu'Afdal fit taire en tirant en l'air. Tous les Boueux se couchèrent sur le sol et Selim en aurait volontiers fait autant. Le silence qui suivit, presque assourdissant, ne dura qu'une poignée de secondes. Un rugissement terrifiant retentit.

VI

« Aïe ! »

Gabriel suspendit son geste, considérant la clone avec inquiétude. Celle-ci finit par ouvrir ses yeux plissés par la douleur.

« Ça pique, » se plaignit-elle avec un ton de petite fille.

« Désolé. Ludwig a fait de son mieux avec ce qu'il avait, mais pour que ça cicatrise correctement, je dois appliquer cet onguent. Je ferai aussi doucement que possible, promis. »

Le GeM reprit sa tâche avec une infinie délicatesse. Il aurait peut-être dû demander à Sylviane de le faire à sa place, mais cette seule idée le contrariait. Il n'avait pas quitté Gaïl depuis son retour à EDen, la soignant, veillant sur elle jusqu'à ce qu'elle reprenne conscience dans ses bras.

« Gabriel ? » demanda la GeM au bout d'un moment. « Je... voudrais t'avouer quelque chose... et... ça ne va pas du tout te plaire. »

De nouveau, le clone suspendit son geste. Ses doigts tremblaient. Son cœur s'affola. Il chassa aussitôt les images et les cris de terreur qui remontèrent de sa mémoire. Gaïl, sans oser le regarder, attendait sa réponse.

« Je t'écoute, » dit-il avec un calme simulé.

« Je me suis promis, que si j'en sortais vivante, je te dirai la vérité... concernant mon attitude de ces derniers jours. Tu... avais raison sur toute la ligne. J'ai fait ça à cause du Docteur Lénard. »

Le GeM se laissa un instant distraire par la rumeur de la grand-place qui montait jusqu'à la chambre.

« Je suis jalouse. J'ai réagi comme la pire des inédites et je suis la seule responsable de cette catastrophe. Je n'arrête pas de me dire... que si je ne m'étais pas mise en danger, tu n'aurais sans doute pas dû... en arriver à de telles extrémités. »

Gabriel prit une grande inspiration avant de répondre :

« Tu n'y es pour rien. J'ai laissé libre cours à ma rage et... »

Il fixa ses mains redoutables jusqu'à ce que la clone les prenne dans les siennes.

« Tu nous as sauvés la vie... »

« Au prix d'autres vies. Selim m'a dit que l'un des terroristes vous apportait de la nourriture et qu'avec le temps, il aurait fini par se retourner contre son chef. »

« Il aurait mieux fait de se taire ! » s'insurgea Gaïl. « À quoi ça l'a avancé de te dire des trucs pareils ? Il n'en sait rien du tout. Cet

homme nous aurait sans doute regardés crever sans rien faire. Il a voulu tirer sur toi ! »

« Dans l'état où j'étais, n'importe qui aurait eu cette réaction de défense. »

Gabriel termina d'appliquer l'onguent. La jeune femme se laissa faire, mais en faisant peser sur lui un regard qui lui jurait qu'elle n'en resterait pas là.

« Tu m'agaces, » finit-elle par lâcher, « à me rendre meilleure que je ne suis. Ça me donne l'impression de t'être redevable sans en savoir la raison. Pourquoi tu ne veux pas admettre que c'est en me voyant en danger que tu as pété les plombs ? » Il recula. « Ça te gêne tant que ça d'admettre que tu tiens à moi au point de tuer pour me sauver ? »

« Tu te sentiras mieux, si je te disais que c'est le cas ? » répondit-il sur le même ton acerbe.

« Mieux, sans doute pas. Mais moins frustrée de te regarder te débattre dans tes remords sans me laisser t'approcher, alors que je peux t'aider. »

« Tu ne peux pas changer ce que je suis. »

« Si quelqu'un doit changer, ici, c'est moi. »

Le GeM se leva.

« Je dois ramener l'onguent à Sylviane. Repose-toi. »

Il dévala les escaliers et entra en trombe dans le dispensaire, faisant sursauter tout le monde. Sonia Lénard lui lança un regard mauvais et Sylviane s'exclama :

« Gaïl ne va pas bien ? »

« Si, si, » répondit Gabriel en s'efforçant de se calmer. « Je lui ai appliqué l'onguent. Je vous le rapporte. »

« Une minute, » l'intercepta Sonia. « Je dois examiner ta jambe. »

« Je suis tout à fait guéri, » lui aboya-t-il au visage. « Rappelez-vous que je cicatrise vite, » ajouta-t-il d'un ton narquois avant de filer s'enfermer dans son laboratoire.

Là, il se laissa tomber sur sa chaise, devant ses expériences en cours qu'il fixa d'un air morne. Il ne se sentait pas d'humeur à travailler, mais au moins lui ficherait-on la paix ici. Tout le monde se montrait trop conciliant avec lui. Ils savaient pourtant ce qu'il avait fait.

Communauté des Boueux, quatre jours plus tôt.

Gabriel surgit au sommet d'un monticule de ferrailles. À sa vue, les Boueux hurlèrent d'effroi et s'éparpillèrent, malgré la menace des terroristes. Cette débandade ajouta au chaos ambiant et profita au GeM. Quelques soldats de la NASI eurent le réflexe de tirer, mais les autres restaient pétrifiés, bouches ouvertes, figés par la vision qu'il offrait : un véritable animal. Sa course folle à travers l'EDo avait

couvert ses vêtements de boue, rendu hirsute sa crinière et inscrit les marques de l'insomnie et de la peur dans ses traits. Il avançait, babines retroussées et grondant comme le félin dont il portait les gènes. Ses yeux injectés de sang paraissaient encore plus bleus et dévisageaient à présent le terroriste qui se tenait près de Gaïl, une arme à la main. S'il avait eu un peu de jugeote, le soldat l'aurait immédiatement lâchée, cela lui aurait peut-être sauvé la vie. Mais il la leva et visa le GeM entre les deux yeux. Celui-ci fondit sur lui avec une telle rapidité que l'homme eut juste le temps de crier après que le clone eut enfoncé ses canines dans sa gorge. Il s'écroula en gargouillant, le sang se répandant à flots de la blessure béante. Gabriel se tourna vers Gaïl, mais celle-ci, sortant de son apathie, bondit en même temps vers lui en criant son nom. Elle le heurta durement, lui faisant perdre l'équilibre, et le laser qui le visait le manqua de quelques millimètres. Les soldats de la NASI qui s'étaient ressaisis s'avançaient vers le GeM en continuant de tirer. Plusieurs salves le brûlèrent à la poitrine et aux bras, mais il était dans un tel état de fureur qu'elles n'eurent pas plus d'effet que des piqûres d'insectes.

Quand la raison lui revint, il se tenait au milieu de six cadavres et quelqu'un hurlait. Gabriel mit un moment à réaliser qu'il s'agissait de Selim et qu'il lui parlait :

« Gaïl est tombée dans la Seine ! »

Le choc du retour à la réalité lui fit perdre quelques secondes. Il ôta son manteau souillé de sang tout en courant vers la berge et plongea dans l'élan. L'eau glacée lui coupa le souffle. Il crut voir devant lui la tête de la jeune femme qui émergeait de l'eau et se lança vers elle dans une nage furieuse et quelque peu désordonnée à cause de ses blessures. Gaïl disparut au moment où il allait la rejoindre. Il n'hésita pas et plongea, se laissant guider par la résonance qui lui dictait de descendre plus bas encore : la GeM coulait à pic et pour cause, se dit-il, elle devait être encore entravée. Ses poumons commençaient à lui brûler, mais il fit un nouvel effort pour aller plus profonds. Il attrapa quelque chose, une manche au bout de laquelle pendait une main inerte.

Quand il put rejoindre la rive, entraînant avec lui le corps sans vie de la GeM, elle avait les yeux clos, sa peau trop pâle se marbrait de bleu. En un éclair, il se revit au bord du lac de rétention, devant le corps de Tasha. « Non, non ! » répétait-il, tout en essayant de ranimer la jeune femme. « Aidez-moi ! » hurla-t-il à qui pouvait l'entendre. Il entreprit de lui faire un massage cardiaque. Il paniquait, ses gestes devenaient de plus en plus incertains. Il finit par la gifler, au moment où Selim et les Allemands arrivaient pour l'aider.

« Faites quelque chose, » supplia-t-il. Mais Ludwig répéta le

massage cardiaque et le bouche à bouche sans plus de résultat. Il tâta le pouls de la jeune femme en secouant la tête.

« Non ! » hurla Gabriel en le repoussant avec une telle force que le médecin en perdit l'équilibre.

« C'est trop tard, elle est morte, Gabriel ! »

Mais le clone ne l'écoutait pas. Il gifla encore la clone et la secoua en lui jurant que si elle mourait, il se jetterait dans le fleuve. Cela sauva sans doute Gaïl, car alors que le GeM continuait à hurler son désespoir en s'en prenant au corps inerte avec de plus en plus de virulence, on entendit un grand râle. La jeune femme, secouée de spasmes, toussa en crachant de l'eau. Son regard vitreux rencontra celui stupéfait du clone dont les hurlements se transformèrent en sanglots. Il couvrit le visage de Gaïl de baisers, répétant son nom.

« Laisse-la respirer, Gabriel, » intervint Selim en essayant de l'écarter de la jeune femme.

« Il faut la réchauffer ! » dit encore Ludwig. « On doit l'emmener à l'abri. »

Le GeM se leva, portant Gaïl dans ses bras, et ils se dirigèrent en toute hâte vers le campement des Boueux.

EDen, retour au présent.

Gabriel se réveilla en sursaut. Confus, il regarda autour de lui et croisa un regard familier. Ô le spectacle qu'elle offrait ! La jeune femme se tenait devant lui, emmitouflée dans sa couverture, pieds nus dans ses chaussures boueuses et encore trempées. Dans la pénombre, les marques sur son visage ressortaient davantage.

« Viens là, » lui dit le GeM en ouvrant les bras où elle vint se blottir en frissonnant. « Tu vas attraper froid. »

Elle ne lui répondit pas et se serra plus fort contre sa poitrine.

« Je déteste quand tu me laisses toute seule. J'ai toujours peur que tu ne reviennes pas. Je déteste t'imaginer broyant du noir dans un coin, sans que je puisse t'atteindre. Et je déteste qu'on se dispute. »

Il sentait son visage froid dans son cou et ses lèvres qui effleuraient sa peau. Vivante ! Il n'aurait jamais assez de prières pour en remercier le destin.

« Ça fait deux fois que je manque de me noyer, » dit Gaïl, comme si elle partageait ses pensées. « Dès que je m'approche trop de la Seine, il se passe un malheur. Une vraie malédiction. »

« Comment... ? » Sa voix s'érailla. Il s'y reprit à plusieurs fois avant de se sentir capable de poser sa question de façon intelligible : « Comment es-tu tombé dans le fleuve ? »

« Un des terroristes arrivait derrière toi. Tu ne l'as pas vu. Je me suis précipitée. On s'est battu, j'ai essayé de l'étrangler avec ma chaîne, mais il l'a sectionnée et, une fois libéré, m'a expédiée dans la

flotte. J'ai vraiment cru que ça y était, » soupira-t-elle. Gabriel resserra son étreinte.

« Moi aussi. »

« Tu trembles ! » s'exclama la clone en se redressant. Il la dévisagea, comme s'il cherchait quelque chose dans ses traits.

« Comment peux-tu accepter que je te tiens dans mes bras, après m'avoir vu massacrer tous ces gens ? »

« On ne va pas revenir là-dessus, Gabriel ! Pour moi, tu n'as rien fait de mal. Je te dois la vie... encore une fois. »

« Tu n'es pas objective, » lui reprocha-t-il

« Non, absolument pas. C'est ce qui arrive quand on sauve quelqu'un plusieurs fois. » Elle avait une façon de se presser contre lui qui le rendait mal à l'aise. Elle finit par s'en rendre compte et s'écarta. « Désolée. Je... C'est plus fort que moi. J'essaie de me contrôler, crois-moi, mais... Je ne mentais pas quand je te disais que quelque chose clochait dans ma programmation.

« Tu n'es pas un robot, Gaïl, mais un être humain, protesta-t-il.

« Ah oui ? C'est normal, alors, que j'aie tout le temps envie de t'embrasser et de te caresser ?

Il se sentit rougir, même si c'était physiquement impossible. La jeune femme voulut se lever, mais il la retint.

« Ce qui n'est pas normal, c'est que moi aussi, j'ai envie de te toucher et que tu me laisses faire. »

Les pupilles dilatées, la GeM le fixa sans répondre.

« Tu imagines mes mains sur toi ? Je te blesserais, Gaïl, je te ferais du mal. Mes griffes s'enfonceraient dans ta chair et y laisseraient des marques si profondes qu'elles y resteraient toujours. Et cette autre partie de moi que tu as vue chez les Boueux prendrait le dessus. Elle n'entendrait pas, si tu criais. Si ça arrivait, je ne me le pardonnerai jamais. »

« Si tu crois ça, tu ne nous laisses aucune chance ! Dis-moi que tu détestes mes caresses ou que je me comporte comme une chienne en chaleur. Dis-moi que m'embrasser te rend malade, que je suis une catin et que rien en moi ne t'attire. Mais ne me mens pas ! J'ai peur, Gabriel, de me montrer sincère pour la première fois avec quelqu'un et que ça ne suffise pas pour qu'il m'aime. Pas que tu me blesses. Et si je devais crier, je doute que ça soit pour te demander d'arrêter. »

Elle quitta ses genoux d'un bond. Le GeM ne fit pas un geste pour la retenir, cette fois-ci. La clone se dirigea d'abord vers la porte du laboratoire, s'arrêta et revint se pencher sur lui, avec un tel feu dans les yeux qu'il en recula.

« Je te désire parfois tellement que ça m'empêche de respirer. Quand tu me touches, je souhaite que tu oses aller aussi loin que j'en ai envie. Ta voix, même quand tu lis un poème sur Dieu, c'est... la

chose la plus érotique que j'ai jamais entendue ! Quand tu prononces mon nom, j'ai ce frisson qui me court dans le ventre, là » elle joignit le geste à la parole « et je n'arrive même plus à penser. Je ne veux pas de cette liberté que tu crois me donner en t'abaissant devant moi à chaque occasion. Tu ne peux pas t'abaisser devant moi, Gabriel, parce que s'il y a quelqu'un de pas normal ici, c'est moi ! C'est moi que tu devrais craindre, » ajouta-t-elle avec un sourire sans joie. Elle prit entre ses mains le visage du GeM dont le pouls s'accéléra.

« Tu as le cœur d'un ange et moi celui d'une putain, » lui murmura-t-elle avant de l'embrasser. Il pensait connaître ses lèvres, comme il se trompait ! Elle le dévorait. Sa langue explorait sa gueule comme s'il s'agissait d'un palais. Dès qu'il sentit ses griffes s'enfoncer dans sa chair, il relâcha son étreinte, sans la repousser pour autant. Elle ne le libéra qu'à bout de souffle.

« Si tu ne m'aimes pas, » lui dit-elle d'une voix rauque, « empêche-moi de t'embrasser comme ça. »

Il l'attira à lui et s'empara de ses lèvres avec une telle fougue que leurs dents s'entrechoquèrent. Il rejeta la couverture qui le gênait pour pouvoir la toucher. Gaïl l'agrippa par les cheveux en poussant une sorte de grognement. Elle se plaqua contre lui, le renversa sur la chaise, manquant de leur faire perdre l'équilibre. Le dos de Gabriel heurta l'établi et les éprouvettes se mirent à tinter dans une danse un peu folle, se moquant de leur étrange combat. La jeune femme ne portait qu'une chemise de nuit. Ce n'était pas assez et beaucoup trop. Il lutta de toutes ses forces contre l'animal qui aurait voulu tout réduire en lambeaux mais Gaïl n'était pas aussi sage que lui. Par quel miracle avait-elle réussi à délayer sa chemise et à glisser ses mains fraîches sur sa poitrine ? Les choses... allaient beaucoup trop loin, songea la partie toujours si raisonnable de son esprit. Raisonnable, mais impuissante. Cette fois-ci, Gaïl ne pouvait pas ignorer son désir pour elle. Il l'avait saisie par les cuisses et avec un soupir, presque un ronronnement, les avait remontées de chaque côté de ses hanches.

« Gabriel ! t'es là ? »

La voix de Thomas fracassa leur rêve comme un coup de tonnerre. « Oh ! non, » entendit-il la jeune femme gémir. Luttant pour retrouver un semblant de contrôle, il finit par murmurer :

« C'est peut-être important. »

Dans les yeux de la GeM se succédèrent tour à tour la colère, la souffrance et la résignation. Elle quitta les genoux de Gabriel et, les jambes tremblantes, se baissa pour récupérer la couverture. Le clone finit de relacer sa chemise au moment précis où Thomas passait sa tête dans l'embrasure de la porte.

« Ah ! Vous êtes là, tous les deux. Ben pourquoi vous me répondez pas ? »

Gabriel prit une grande inspiration :

« Tu me cherchais ? »

« Ouais ! Y a deux GeMs à bord d'un transporteur qui attendent à la porte sud. Ils veulent te parler. »

Le GeM croisa le regard interloqué de la jeune femme. Avant qu'elle ait pu ouvrir la bouche, il ordonna à Thomas :

« Raccompagne Gaïl à sa chambre. »

« Ah ! non, » protesta le garnement. « Je veux t'accompagner. »

En passant devant lui, le GeM lui lança :

« Il ne vaut mieux pas. Cela m'évitera d'avoir à expliquer à Sylviane pourquoi tu es encore dehors à dix heures du soir et ce que tu fabriquais à la porte sud aussi tard. »

Il ne voulait pas être aussi dur avec le jeune garçon, mais les mots avaient franchi la barrière de ses lèvres avant qu'il y pense. Thomas n'insista pas.

Arrivé sur les lieux, Gabriel trouva François, Selim et Gauvain qui discutaient avec des clones aux traits familiers : Ghislaine et Gamaliel. La femme aux allures de sylphide parlait avec animation. À côté d'elle, l'homme brun aux traits de bédouin remarqua Gabriel le premier.

« Jérémie est mort d'une fièvre, il y a deux semaines, » annonça Gamaliel. « On revenait ici quand un inédit nous a attaqués pour prendre notre transporteur. On l'a blessé en se battant contre lui. En l'interrogeant, on a appris qu'il avait vécu quelque temps à EDen. »

« Son nom ? »

« Michaël. »

« Le père de Thomas ! » réagit aussitôt François et Gabriel se félicita que le garçon ne l'ait pas accompagné.

Un homme sortit du transporteur. Sa ressemblance avec Thomas sautait aux yeux du clone. François se précipita vers son ancien ami. Durant le séjour de Michaël à EDen, les deux hommes avaient noué des liens si forts que le départ du père de Thomas avait aussi profondément affecté l'inédit. Il aida Michaël à descendre la rampe et ce dernier s'avança vers Gabriel avec un demi-sourire hésitant.

« Je suis bien à EDen, » se contenta-t-il de dire sans quitter le grand clone des yeux. « Content de te revoir, Gabriel, » ajouta-t-il. « Où sont Marbella et Thomas ? »

Le GeM répondit froidement :

« Marbella est morte voici plusieurs mois. Mais votre fils va bien. »

« Oh ! » se contenta de dire Michaël. Il paraissait ému, mais Gabriel se méfiait de lui. Gamaliel intervint avec inquiétude :

« Peut-on cacher le transporteur ici ? On a vu des *Chiroptères* avant le coucher du soleil. Ils ne nous ont pas repérés, mais ils pourraient être encore dans les parages. »

Le temps que la porte sud soit ouverte pour laisser entrer le véhicule, Selim s'approcha de Gabriel :

« Ta... chemise sort de ton pantalon. » Confus, le GeM se dépêcha de se rhabiller. « C'est bien la première fois que je te vois aussi... débraillé. À croire qu'on t'a surpris au saut du lit. »

« Non, j'étais au labo, » rétorqua le clone avec un calme olympien.

« Comment va Gaïl ? » demanda le tisserand d'un ton anodin.

« Bien. Elle... est en pleine forme. »

Ce qui passa dans le regard du vieil homme ne plut pas du tout au GeM.

« Tu ne m'as toujours pas raconté comment tu as pu arriver à temps pour nous sauver. Ludwig me jurait que tu aurais dû rester encore une semaine avec ta jambe dans le plâtre. »

Gabriel se revit dans le dispensaire, alors que le Boueux en fuite y entraînait en compagnie d'Aymeric, pour annoncer que la délégation avait été prise en otage et que les terroristes s'apprêtaient à les exécuter. Il y avait là Sonia Lénard et Thomas. Le GeM s'était aussitôt tourné vers la femme médecin.

« Aidez-moi à enlever ce fichu plâtre. »

« Hors de question, » lui avait-elle répondu en le toisant avec froideur. « Tu n'es pas en état de battre la campagne pour sauver cette clone. »

Oui, il s'en souvenait, maintenant. Elle avait bien dit « cette clone, » oubliant les Allemands. Sa seule préoccupation, c'était Gaïl. *Elle espérait qu'elle ne reviendrait pas.* Gabriel avait voulu se lever, mais Thomas s'était précipité vers l'armoire où Tasha rangeait les instruments opératoires, ainsi que la petite scie qu'elle utilisait pour les plâtres. Le jeune garçon en connaissait l'emplacement, car on avait déjà dû le plâtrer deux ou trois fois. Il était revenu vers le GeM et l'avait aidé. Gabriel, impatient, avait fini par tout arracher, avant de se lever. Sonia s'était interposée pour l'empêcher de sortir. Il l'avait repoussée en se ruant vers la sortie d'un pas d'abord hésitant puis, porté par son inquiétude, avec une telle hâte, que le Boueux lui-même avait eu du mal à le suivre.

« Il vous faudra des ailes pour arriver là-bas à temps. »

Gabriel ne s'était même pas donné la peine de répondre. La peur de perdre Gaïl sans avoir pu se réconcilier avec elle lui donnerait des ailes, avait-il pensé.

Selim l'écoula lui raconter comment, malgré la douleur, il avait couru dans l'EDo, tantôt entre les ruines, tantôt sur les toits, sans lui préciser pour autant tous les raccourcis et les risques pris pour arriver à temps.

« Tu vois, j'avais parié avec Ludwig que tu sentirais Gaïl en danger et que grâce à elle tu nous sauverais, » lui confia le tisserand. « Mais

si Afdal n'avait pas espéré ta venue, il nous aurait exécutés sans attendre. »

« Quoi ? » s'exclama Gabriel.

« Le Boueux ne t'a rien dit ? » s'étonna Selim soudain pâle. « Alors... ça s'est vraiment joué à un cheveu. » Le tisserand s'arrêta net et s'appuya contre un mur, le souffle court. « Tout ce temps, j'ai cru... Je suis même allé imaginer que Gaïl et toi, vous aviez une espèce de connexion et que... »

Gabriel se pencha vers son ami.

« C'est dans ces cas-là que je me dis que Dieu existe. » Il se tourna vers le transporteur à bord duquel Michaël était remonté. « Et le Diable aussi. »

Sonia Lenard faisait les cent pas devant les réservoirs. *Mauvaise idée*, se répétait-elle en regardant partout autour d'elle. Une ombre se glissa à ses côtés, qu'elle manqua de percuter, mais son cri fut réprimé par une main autoritaire. Deux yeux glacés s'allumèrent dans les ténèbres.

« Ne rameute pas tout le quartier, » fit une voix basse et grondante.

« Tu es en retard, » reprocha-t-elle à son visiteur. « Je ne peux pas m'absenter du dispensaire comme ça, sans qu'on me pose des questions, surtout que j'ai plein de monde là-bas, avec tes petites manigances. »

« Qui te dit que c'est moi ? » objecta la voix en feignant l'innocence.

« Quel esprit plus tordu que le tien pouvait aller chercher alliance avec des terroristes pour semer la panique dans la Zone ? J'avais des soupçons, jusqu'à ce que j'analyse la substance que les soldats de la NASI faisaient fabriquer aux Boueux. C'est un poison neurotoxique que tu dois bien connaître. Une de tes armes préférées quand il s'agissait de tuer en masse. Discret, mais efficace. »

« Parfois, je me dis que tu me connais trop bien et que ça pourrait être dangereux, » minauda son interlocuteur, tandis que des doigts gantés caressaient la peau frissonnante de la doctoresse. « Eh ! bien, j'avoue. Je connaissais Afdal. Il m'a caché plusieurs mois dans son fief mauritanien. Pas le grand luxe, mais l'animal avait de la ressource. Il a amélioré le poison et conçu une machine pour le fabriquer en quantité industrielle. »

« Il l'a construite chez les Boueux, » poursuivit Sonia, « et tu veux la récupérer. Mais comment ? »

« Je n'ai pas choisi cette communauté par hasard. Outre le fait qu'elle soit mal considérée par les autres habitants de la Zone et que donc, ils négligeraient son sort tant que ça m'arrangerait, c'est aussi un repère de contrebandiers dans l'âme. Ils ne se débarrasseront pas de la machine : elle est trop précieuse. Ils ont perdu du monde parmi

ceux qui l'ont fabriquée et l'ont fait fonctionner. Donc, ils voudront la revendre. »

« Tu va l'acheter ? » s'étonna le Dr. Lénard.

« Cette partie de mon plan ne te regarde pas, très chère. »

« Tu m'avais promis de me débarrasser de la clone si je t'aidais à retenir Gabriel à EDen. J'ai tenu ma part du marché, mais Gaïl est toujours vivante. Tant qu'elle sera dans mes pattes, je ne pourrai jamais obtenir de Gabriel qu'il me révèle son secret. »

« Problème de timing. Tu m'avais certifié que Gabriel serait coincé avec son plâtre. Il a quand même volé au secours de sa petite grognasse. Tu as fait une erreur de diagnostic, docteur, tu n'as qu'à t'en prendre qu'à toi-même. »

Les yeux de la doctoresse se plissèrent. Alors qu'elle ruminait sa colère, la visiteur éclata de rire :

« Je pensais que tu le tenais sous ta coupe, qu'il ne te refuserait rien et regarde-toi ! Battue en brèche par une petite écervelée qui sait tout juste lire. Décidément, les diplômes ne font pas tout, dans la vie. Je te laisse y réfléchir. J'ai une affaire à conclure. »

Sonia attendit d'être seule avant de murmurer :

« Tu ne perds rien pour attendre, Géryon. »

{ } Marceline Desbordes-Valmore, Le Bouquet sous la Croix, *Poésie*, extrait.

{ } Nous arrivons.

{**} *Es ist keine gute Idee* : Ce n'est pas une bonne idée

Wir haben keine Wahl. Wir sind nicht bis jetzt gekommen um kehrtzumachen.

Diese Leute benötigen uns : Nous n'avons pas le choix. Nous ne sommes pas venus ici pour laisser tomber. Ces gens ont besoin de nous.

Du bist sehr eigensinnig : Tu es si borné

Ich bin als meine Großmutter : Je suis comme ma grand-mère.

Ja ! Du bist ein Trotzkopf : Oui, une tête de mule.

{ } Ma tête...

{**} Comment te sens-tu ?

{*} J'ai soif.

{ } Attention !

{*} Équivalent de notre expression : À cœur vaillant, rien d'impossible.

{**} Marilyn Monroe, *Diamonds are a girl's best friends*, 1953

{ } Marilyn Monroe, *My heart belongs to Daddy*, 1960.

{**} Marilyn Monroe, *I wanna be loved by you*, 1959

{ } Que pouvons-nous faire ?

{**} Extrait de *l'Histoire des Rois et des Peuples* d'al-Tabari (IXème siècle)